

BULLETIN
DE
L'Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



PALAIS DES ACADEMIES
1, RUE DUCALE
BRUXELLES

Bulletin
de
l'Académie Royale
de
Langue et de Littérature Françaises
1959

BULLETIN

DE

L'Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



PALAIS DES ACADEMIES
1, RUE DUCALE
BRUXELLES

SOMMAIRE

	Pages
Charles De Coster exclu de la littérature française (<i>Communication de Joseph Hanse, à la séance mensuelle du 10 janvier 1959</i>)	5
Villiers de l'Isle-Adam vu par les Belges (<i>Communication de Gustave Vanwelkenhuyzen, à la séance mensuelle du 14 février 1959</i>)	15
Comment naît une vocation littéraire (<i>Communication de Marie Gevers, à la séance mensuelle du 14 mars 1959</i>)	37
La Genèse de « Au Coeur des Blés », par René Chauvaux	48
CHRONIQUE	
Une exposition Hubert Krains, par Constant Burniaux	60
Hommage à Gustave Charlier, par Joseph Hanse	63
Prix académiques 1959	66

*Abonnement au Bulletin trimestriel : Un an : 100 frs, à verser au C. C. P.
N° 150119 de l'Académie.*

Charles De Coster

exclu de la littérature française

Communication de Joseph HANSE
à la séance mensuelle du 10 janvier 1959.

Dans l'avant-propos de mon édition définitive de *La Légende d'Ulenspiegel* (1), j'attire une fois de plus l'attention des historiens de la littérature française sur Charles De Coster.

La Légende d'Ulenspiegel, publiée à Paris en 1867, a fini par s'imposer au monde entier comme un chef-d'œuvre. Une vingtaine d'éditions l'ont reproduite en français et une centaine dans les principales langues européennes et même en hébreu. L'ampleur de l'accueil qu'elle a rencontré dans un grand nombre de pays, de l'Amérique à la Russie, de la Suède à l'Espagne, atteste qu'il s'agit d'un succès dû aux qualités littéraires et humaines et non à l'esprit anticlérical de l'œuvre (2).

Veut-on se faire une idée du retentissement de ces traductions ? Je ne citerai qu'un fait. Dans la bibliographie critique de Charles De Coster que j'ai tenté de constituer au fil des ans, plus de cinquante fiches témoignent de l'écho trouvé en Suède, au cours du seul mois de décembre 1925, par la publication d'une traduction suédoise de *La Légende d'Ulenspiegel*.

En France, au contraire, aucun large mouvement de sympathie

(1) CHARLES DE COSTER, *La Légende et les Aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au pays de Flandres et ailleurs*. Édition définitive établie et présentée par JOSEPH HANSE, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1959. Cf. *Avant-propos*, pp. XX, XXVIII et XXIX.

(2) Cet anticléricalisme a été parfois exploité, par exemple dans une brochure de 39 pages reproduisant quelques chapitres choisis pour répondre au titre : *Le Fanatisme. — Aux Pays-Bas sous Philippe II*. Saumur, L'École émancipée. Collection : Éditions de la jeunesse, publication mensuelle, n° 6, mars 1931.

ou de curiosité ne s'est jamais dessiné en dehors des études consacrées à la littérature belge ou des articles d'écrivains belges collaborant à des revues françaises. Les Français ont eu l'occasion de connaître l'œuvre. Sans même parler d'un film récent, qui a d'ailleurs trahi l'esprit du livre, celui-ci a été plus d'une fois ré-édité, à Paris ou en province, pour le grand public ou pour des bibliophiles. Mais la critique littéraire n'a pas réagi et les historiens de la littérature française continuent à ignorer Charles De Coster.

* * *

Sans doute quelques grandes voix ont eu le courage de rompre ce silence ; elles sont restées sans écho.

Romain Rolland, dans une étude publiée d'abord en allemand — fait caractéristique — et reprise plusieurs fois en français ⁽¹⁾, a revendiqué pour *La Légende d'Ulenspiegel* « une mention d'élite dans l'histoire littéraire d'Europe » et proclamé « sa valeur d'art universelle » ; il a osé dire que De Coster a « édifié un monument qui rivalise avec le *Don Quichotte* et le *Pantagrue* » ; il a vu que ce grand livre, dont d'ailleurs il exagère la haine, la cruauté, la férocité, révèle tantôt « un art de la progression dramatique, qui s'empare de l'esprit et des oreilles, comme une monumentale et sauvage symphonie », tantôt une « saine sensualité », tantôt une « chaste réserve » ou une « vraie poésie », et qu'il retentit comme « la voix épique de la Liberté ».

Un autre grand Français, Georges Duhamel, saluant les écrivains belges aux entretiens de Royaumont ⁽²⁾, s'est écrié en 1953 : « Je tiens Thyl Ulenspiegel pour un ouvrage qui demeurera au premier rang de nos grandes chansons de geste entre la Chanson de Roland et le Kalevala, entre les Niebelungen-lied et l'Iliade. » Et récemment, dans un hommage à Franz Hellens ⁽³⁾, il ajoutait :

(1) Daté de mai 1926, le texte allemand de cette étude a paru comme *Vorklang* à la traduction éditée par Kurt WOLFF (Munich, 1926). Le texte français, publié dans *Europe* en 1927, t. XIII, pp. 5-22, a servi de préface à des rééditions (collections Classiques de la littérature mondiale, 1936, Hier et aujourd'hui, 1949).

(2) Cf. *Le Figaro littéraire*, 6 juin 1953.

(3) Cf. *Le Dernier Disque vert. Hommage à Franz Hellens*. Paris, Albin Michel, 1957. p. 255.

« Ne l'oublions pas, l'épopée des Flandres, La Légende de Thyl Uylenspiegel, est parmi les chefs-d'œuvre de la langue française. »

Georges Duhamel avait bien raison de dire : Ne l'oublions pas ». Car c'est ce que les Français oublient ou ignorent. On dirait que les historiens de la littérature française, même s'ils daignent, comme Thibaudet et Jasinski, faire place à Maeterlinck et Verhaeren et citer Rodenbach, Van Lerberghe ou Elskamp, ne soupçonnent pas que *La Légende d'Ulenspiegel* honore la littérature française. Aucun n'a entendu l'appel lancé au Collège de France, en 1927, par un de leurs maîtres, Abel Lefranc ⁽¹⁾ : « Que la France, en particulier, songe qu'Ulenspiegel honore sa langue (...) et qu'elle accueille (...) le grand poète, trop peu connu, pour l'installer enfin, fraternellement, dans son Panthéon littéraire. »

* * *

On le voit : les plus français des Français peuvent être sensibles à la beauté, à la grandeur de *La Légende d'Ulenspiegel*. On ne justifierait pas le silence de la critique française en disant que l'œuvre de Charles De Coster ne peut être goûtée que par des gens du Nord ou de l'Est. Dans la plupart des pays d'Europe, au Midi comme au Nord et chez nous en Wallonie comme en Flandre, des lettrés d'une culture souvent toute latine ont su apprécier ce chef-d'œuvre.

Ce n'est pas le goût et la sensibilité des Français qui sont en cause, c'est leur ignorance et je veux l'excuser. Même les critiques les plus accueillants aux œuvres étrangères n'ont pas cru devoir ouvrir *La Légende d'Ulenspiegel*. Pourquoi ? Leur attitude pourrait être expliquée, aujourd'hui encore, par un texte vieux de quatre-vingts ans, qui a paru dans *Le Figaro* du 21 janvier 1877 (supplément littéraire du dimanche).

Sous le titre révélateur *Littérature étrangère* et le sous-titre *Ulenspiegel* (remarquez que les mots français du titre de l'œuvre disparaissent), était reproduit un large extrait, précédé de ces lignes :

« Il nous est tombé sous la main un livre bizarre, aussi étrange que son

(1) Cf. *Revue franco-belge*, 7^e année, n^o 3, 1^{er} mars 1927, p. 130.

titre : *Ulenspiegel*. C'est une légende flamande portant le nom du héros qui personnifie le Flamand gouaillieur de l'époque. C'est une espèce de *Figaro* avant la lettre qui promène ses exploits dans les pays infestés par l'inquisition espagnole et par la cruelle domination de Philippe II.

Ce livre a été traduit en français de l'époque, c'est-à-dire du seizième siècle, par M. de Coster, professeur de littérature à l'École polytechnique de Bruxelles. Nos lecteurs, nous n'en doutons pas, le trouveront riche d'une éclatante couleur. »

Résumons : un livre bizarre, aussi étrange que son titre, et d'une éclatante couleur ; mais c'est une légende flamande traduite par De Coster en français du seizième siècle. Double erreur : *La Légende d'Ulenspiegel* ne serait qu'une traduction et celle-ci serait faite en français du XVI^e siècle. Et cette double erreur est encore très vivante.

Il y a quelques mois, j'ai demandé à plusieurs grands libraires parisiens s'ils avaient une édition de *La Légende d'Ulenspiegel* de Charles De Coster. Plusieurs ne savaient visiblement pas de quoi je leur parlais ; l'un d'entre eux toutefois, mieux informé, a voulu me convaincre qu'il s'agissait d'une traduction d'une légende allemande. Je l'ai souvent constaté : trop de lettrés ne savent pas que *La Légende d'Ulenspiegel* est profondément originale dans son inspiration, dans ses thèmes, dans son affabulation, dans sa structure.

La seconde erreur concerne la langue ; celle-ci serait du XVI^e siècle. Après avoir parlé abusivement de pastiche à propos des *Légendes flamandes*, on a repris le même terme, sans y regarder de plus près, à propos de *La Légende d'Ulenspiegel*. Et pourtant il y a un monde entre l'archaïsme des premières et celui de la seconde. Dès les brouillons, *Ulenspiegel* est écrit en un français sensiblement plus moderne que *Les Frères de la Bonne Trogne* ou *Sire Halewyn*. De Coster tâtonne ensuite, veut vieillir, patiner sa langue, puis il la rajeunit d'étape en étape, jusque sur les dernières épreuves : il remplace ainsi, par exemple, *ensemblement* par *ensemble*, *oncques* par *jamais*, *adoncques* par *en conséquence*, *cuident* par *croyant*, *marris* par *fâchés*, *crespelés* par *crépelés*, *emmi* par *dans*, *hurlant comme loup* par *hurlant comme un loup*.

On parle de pastiche, d'artifice ou de langue de convention. En fait, si l'on fonde son jugement sur l'état définitif, tous ces termes sont impropres. L'impression éprouvée est de dépayse-

ment et, en maints endroits, d'un dépaysement poétique, dû beaucoup moins aux archaïsmes qu'à un certain ton, simple et direct. De Coster affine son style jusque dans les détails, il est singulièrement attentif à la précision, à la couleur, à la progression dramatique, au rythme. Son vocabulaire est riche, mais il exclut les mots rares et se permet en fin de compte peu d'archaïsmes lexicaux ; il ne craint pas de répéter les mêmes mots, il adopte, sans s'y asservir, quelques tours syntaxiques à peine vieillis ; des refrains, parfois, scandent son récit, comme une ballade, pour le charger d'intensité ou de lyrisme. On peut avoir l'impression de lire une vieille légende transposée, mais jamais la langue ne ressemble à un pastiche.

* * *

Dois-je citer quelques lignes ? Déjà les premières sont révélatrices : « A Damme, en Flandre, quand mai ouvrait leurs fleurs aux aubépines, naquit Ulenspiegel, fils de Claes. »

Cette phrase si simple, sur laquelle s'ouvre le livre, ne contient aucun archaïsme lexical ou syntaxique, mais elle suggère aussitôt, discrètement, ce dépaysement dont je parlais, cette poésie et ce rythme qui caractérisent le style de *La Légende d'Ulenspiegel*. Trois compléments circonstanciels, d'un volume croissant, font mieux éclater la concision des trois éléments qui suivent : *naquit Ulenspiegel, fils de Claes*. Dans cette phrase, « où l'indécis au précis se joint », la ville est située, la saison est évoquée, une fenêtre s'ouvre sur la poésie et la nature en fleurs, mais aucune indication ne détermine le siècle ou l'année ni l'identité de cet Ulenspiegel et de son père Claes, personnages placés ainsi d'emblée sur le plan légendaire.

Un peu plus loin (ch. IV), en nous gardant bien de choisir un exemple parmi les pages les plus colorées, parmi celles dont la puissance et l'émotion éclatent dès l'abord, prenons trois alinéas successifs :

« Soetkin, femme de Claes, était une bonne commère, matinale comme l'aube et diligente comme la fourmi.

Elle et Claes labouraient à deux leur champ et s'attelaient comme bœufs à la charrue. Pénible en était le traînement, mais plus pénible encore

celui de la herse, lorsque le champêtre engin devait de ses dents de bois déchirer la terre dure. Ils le faisaient toutefois le cœur gai, en chantant quelque ballade.

Et la terre avait beau être dure ; en vain le soleil dardait sur eux ses plus chauds rayons ; en vain aussi traînant la herse, ployant les genoux, devaient-ils faire des reins cruel effort ; s'ils s'arrêtaient et que Soetkin tournât vers Claes son doux visage, et que Claes baisât ce miroir d'âme tendre, ils oubliaient la grande fatigue. »

On pourrait, comme à chaque page de *La Légende d'Ulenspiegel*, faire un minutieux commentaire stylistique. Simplicité des comparaisons : *matinale comme l'aube, diligente comme la fourmi, s'attelaient comme bœufs à la charrue*. Ici, un article est supprimé, après d'ailleurs une hésitation que révèle le manuscrit. C'est que cette ellipse n'a rien de trop archaïque, pas plus que celle de *un* devant *cruel effort*. De Coster s'est bien gardé de la faire dans les autres cas. — On peut aussi à peine parler d'archaïsme à propos de *traînement* : sans doute l'Académie lui préférerait *trainage*, mais *traînement* survivait et devait bientôt s'imposer à Littré, comme plus tard au *Larousse du XX^e siècle*, dans le sens général d'« action de traîner ». De Coster adopte donc *traînement*, qui s'associait moins à l'idée de traîneaux (*trainage* se dit spécialement pour ceux-ci) ; et d'ailleurs *traînement* était beaucoup plus expressif et mieux approprié que son concurrent. — Un seul écart syntaxique : *le champêtre engin*, mais cette antéposition de l'adjectif insère discrètement dans la phrase une expression appartenant au vieux style poétique. — Quelques participes présents, qui patinent la langue, sans qu'on puisse parler vraiment d'archaïsmes. — Une grande variété dans la longueur des phrases et leur rythme, qui traduit fort bien, à deux reprises, l'effort pénible, contrastant avec la joie du cœur et la détente. La première fois, la dureté du labeur est accentuée par l'inversion et la répétition de l'adjectif, la progression des mesures et la succession des *d*, renforcée par la construction de la dernière proposition. La seconde fois, après un *et* initial qui enchaîne et insiste, par la reprise de *en vain* et par les participes ; puis, après cette dure montée, terminée par *cruel effort* (notez l'adjectif), la pause, une nouvelle progression de trois subordonnées, sans rien de heurté, avec une métaphore toute poétique, *ce miroir d'âme tendre*, et aussitôt l'expression très simple : *ils oubliaient la grande fatigue*.

On voit quelle erreur, quelle injustice on commet en parlant d'un pastiche de la langue du XVI^e siècle (1). Ce qui est grave, c'est que cette erreur s'est même installée dans le *Répertoire chronologique des littératures modernes* publié par la Commission internationale d'histoire littéraire moderne sous la direction de Paul Van Tieghem (Paris, 1927). *La Légende d'Ulenspiegel* y est signalée, à la page 300, avec la mention : « en français du XVI^e siècle ».

Quoi d'étonnant, dès lors, si les histoires de la littérature française n'accueillent pas une œuvre dont le titre, souvent, se réduit à un nom flamand et qui est réputée n'être qu'une simple traduction ou un pastiche ? Sans doute Charles De Coster a sa place dans *La Littérature française* publiée sous la direction de Bédier et Hazard : on l'y trouve en annexe, hors cadre, peut-on dire, sous le titre général *Les Lettres dans les pays étrangers de langue française* (2). Mais on le chercherait en vain dans la *Bibliographie* de Lanson ou dans celle de Talvart et Place et dans l'*Encyclopédie de la littérature française* de Jacques Nathan. S'il figure dans la *Bibliographie* de Thieme, où il est d'ailleurs médiocrement traité, il y reste confondu avec bien d'autres que l'histoire littéraire ne retiendra pas. Or, précisément, ce que nous revendiquons pour lui, c'est l'entrée dans ce qu'Abel Lefranc appelait le Panthéon littéraire de la France.

* * *

(1) On trouvera, dans l'Avant-propos de l'édition définitive signalée plus haut, d'autres commentaires et des rapprochements avec Marnix de Sainte-Aldegonde et Van Meteren.

(2) Il est cité aussi et apprécié sans parti pris par Auguste VIATTE, chargé des « Littératures connexes » dans l'*Histoire des littératures*, tome III (Encyclopédie de la Pléiade, 1958). Mais on ne peut demander un jugement nuancé à un auteur qui, visiblement, est mal informé et a un sens étrange des valeurs. De Coster reçoit juste autant de lignes que Grandgagnage ou que Van Hasselt. Que penser d'un critique pour qui Robert Vivier et Marcel Thiry sont tout simplement « des polygraphes (...) qui s'axent plutôt sur le roman » ? Après avoir déclaré (p. 1378) que, « de toute la littérature française hors de France, celle de Belgique apparaît la plus riche et la plus vigoureuse », c'est se moquer du monde que de lui consacrer sept pages aussi expéditives. En fait (et ceci s'adresse à la direction de l'ouvrage) la littérature française de Belgique est beaucoup moins bien traitée que la littérature dialectale ; un grand nombre de nos bons écrivains français sont oubliés ou font figure de parents pauvres à côté des auteurs de *Lèyiz-m' plorer* ou de *Djan d'Nivèles*.

L'année 1958 vient de nous apporter deux témoignages de l'exclusive portée contre Charles De Coster par les historiens de la littérature française. Je voudrais en dire quelques mots et dépasser même un peu, à ce propos, le cas de cet auteur.

Il y a un an a paru, sous la direction d'Émile Henriot, un ouvrage collectif intitulé *Neuf siècles de littérature française* (Paris, Delagrave). Quoique très inégale, cette synthèse est intéressante ; les collaborateurs, bien choisis, n'ont pas craint de s'éloigner des chemins battus et de s'attarder à des écrivains généralement négligés. On pense bien qu'Henri Clouard, qui étudie *La poésie du Parnasse au surréalisme*, sait montrer une fois de plus qu'il apprécie les poètes belges. Robert Kanters, au contraire, dans ses chapitres sur *La relève* (1914-1940), ignore tous les Belges, sauf Crommelynck, Plisnier et Simenon. Puisqu'il en cite trois, il ne s'agit pas d'une exclusion de principe, mais d'ignorance ou de dédain. Robert Kanters aurait-il la faiblesse et la maladresse de vouloir faire oublier aux Français qu'il est Belge ? A vrai dire, il mentionne aussi Franz Hellens dans une note finale, mais en faisant une étrange pirouette : « La grandeur même de certains écrivains les place dans une solitude à l'écart des grandes routes et des historiens hâtifs : ainsi Antoine Artaud, prosateur, ou Franz Hellens ou bien d'autres. »

Quant à René Dumesnil, qui présente les romanciers du XIX^e siècle, il prouve plus d'une fois l'insuffisance de son information, même à propos des Français, et il ne connaît aucun Belge. Il ignore De Coster et il ne semble guère mieux renseigné sur Lemonnier, cité uniquement à propos de l'éditeur Kistemaekers et de ses procès pour outrage aux bonnes mœurs : « Kistemaekers, à Bruxelles, se fait une sorte de spécialité de ces publications audacieuses ; il imprime Huysmans et Camille Lemonnier » (p. 566).

Plus curieuse encore, plus révélatrice est la *Bibliographie* publiée par René Rancœur à la fin du n^o 3 de 1958 de la *Revue d'histoire littéraire de la France*. On sait que cet érudit recense régulièrement les titres des études consacrées, dans des volumes ou des périodiques, à la littérature française du XV^e au XX^e siècle. Au terme de chaque année, il rassemble cette précieuse documentation sous le titre *Bibliographie littéraire* (Paris, Colin). Travail de bibliographe et non de critique, notons-le. Ce qui

intéresse René Rancœur, c'est l'objet de l'article ou du livre, plutôt que sa qualité. Il est donc instructif de voir le sort qu'il a fait au Charlier-Hanse, à l'*Histoire illustrée des lettres françaises de Belgique* ⁽¹⁾.

L'occasion est bonne d'observer dans quelle mesure la littérature française de Belgique est assimilée à celle de France. Soyons net : elle ne peut l'être que très partiellement. Mais il est permis de souhaiter que le critère d'adoption soit la qualité des œuvres et non la résidence à Paris. Qu'ils aient vécu en Belgique, en Suisse, au Canada ou en France, les écrivains français doivent avoir les mêmes droits devant l'histoire littéraire. Il n'est pas normal que celle-ci exige des étrangers qui écrivent en français une qualité, un intérêt, une originalité dont elle dispenserait les écrivains de France.

Cela dit, reconnaissons que la *Bibliographie* de René Rancœur consacre l'insertion des lettres françaises de Belgique dans l'histoire de la littérature française. Elle cite une première fois notre ouvrage sous la rubrique *Littérature belge*, puis elle y renvoie pour chacun des siècles et pour plusieurs auteurs. Elle signale ainsi la plupart des chapitres généraux, sauf ceux qui concernent le XX^e siècle. Réserve excessive, assurément, d'autant plus qu'on trouve répertoriés dans cette bibliographie Baillon, Elskamp et Plisnier. — Krains, Glesener et Delattre, qui dans notre livre voisinent avec Baillon, ne sont pas mentionnés.

De même, si les poètes du mouvement de 1880 sont assez largement accueillis, les romanciers sont bannis, sauf Camille Lemonnier. On a la surprise de voir Pirmez prendre place dans cette bibliographie, alors que De Coster, une fois de plus, est écarté.

* * *

Faut-il se résigner à le voir exclu systématiquement du cadre officiel de la littérature française ? On voudrait espérer que la publication, après 90 ans, de la première édition correcte et fidèle de *La Légende d'Ulenspiegel* va donner à De Coster une dernière chance d'obtenir enfin la consécration de l'Université française et de la grande critique parisienne. L'édition originale, imprimée à Paris dans des conditions déplorables, contenait des centaines

(1) Cf. *Histoire illustrée des lettres françaises de Belgique* publiée sous la direction de Gustave Charlier et Joseph Hanse. Bruxelles. La Renaissance du Livre, 1958.

de passages tronqués, de mots mal lus, de fautes imputables aux typographes et qui défiguraient *La Légende*. Les rééditions se sont généralement signalées par des libertés excessives et ce n'est plus par centaines, mais par milliers, qu'il faut y compter les fautes. Jusqu'à présent, *La Légende d'Ulenspiegel* avait presque autant de visages que d'éditions. J'ai tâché de lui rendre sa véritable physionomie, non pas en la corrigeant à mon gré, comme on l'a fait trop souvent, mais en supprimant, à la lumière du manuscrit et des épreuves, les nombreuses fautes de la première édition (1).

La Légende d'Ulenspiegel est un des monuments qui font honneur à la langue et à la littérature françaises. Il est paradoxal que les Français soient seuls à l'ignorer. Parmi les maîtres de l'histoire littéraire et de la critique, personne aujourd'hui n'élèvera-t-il la voix pour rompre un injuste silence ?

« Injuste » : peut-être nos amis de France accepteront-ils mieux ce jugement, s'il est signé Charles Bruneau. On sait avec quelle originalité ce maître de l'Université de Paris poursuit l'admirable *Histoire de la langue française* entreprise par Ferdinand Brunot. Il n'a pas encore publié la deuxième partie du tome XIII, consacrée à la langue littéraire étudiée chez les prosateurs réalistes. Mais déjà l'on peut être assuré que De Coster y aura sa place, au milieu des grands écrivains, car Charles Bruneau vient de l'introduire avec autorité dans sa remarquable et si vivante *Petite histoire de la langue française* (2). Il écrit à son propos : « Il serait injuste, dans une *Histoire de la langue française*, d'oublier un écrivain qui a tenté, après George Sand, de créer une langue capable d'exprimer l'âme populaire. Cette création est très originale. » Et plus loin : « Ch. De Coster a su créer une prose artistique purgée de cette éloquence romantique que Verlaine, puis Gide, ont répudiée. »

On peut espérer que cet éloge, sous la plume d'un savant dont le goût égale la culture, et qui a renouvelé l'histoire littéraire par l'histoire de la langue et du style, fera enfin s'écrouler les préventions et bousculera les ignorances.

(1) Vingt-cinq pages de notes expliquent non pas toutes les corrections, mais environ deux cents cas.

(2) Paris, Colin, 2 volumes. Tome I, *Des origines à la Révolution*, 1955 ; tome II, *De la Révolution à nos jours*. Cf. sur Charles De Coster, tome II, pp. 153-154.

Villiers de l'Isle-Adam vu par les Belges

Communication de Gustave VANWELKENHUYZEN
à la séance mensuelle du 14 février 1959.

« ... Je rencontraï un soir Villiers de l'Isle-Adam, l'homme providentiel qui, au moment prévu par je ne sais quelle bienveillance du hasard, devait orienter et fixer ma destinée (1).

Il y a cinquante-six ou cinquante-sept ans que je fis cette rencontre qui, plus que toute autre, compte dans mon existence littéraire. »

C'est en ces termes que l'auteur de *Bulles bleues*, un Maurice Maeterlinck octogénaire, évoquait les jours lointains de sa première rencontre avec Jean-Marie-Mathias-Philippe-Auguste Comte de Villiers de l'Isle-Adam. Il s'en souvenait — circonstances, climat, témoins — avec une précision qui dit assez l'importance que l'événement, après tant d'années écoulées, avait gardée à ses yeux.

Cette rencontre, écrit-il, « eut lieu à Paris dans une vulgaire brasserie de Montmartre. Nous l'attendions, mes amis et moi, tous jeunes poètes totalement inconnus, qui n'avions en nous que des œuvres futures. Il nous traitait en égaux comme s'il avait lu tout ce que nous n'avions pas encore écrit. Il avait vingt ans de plus que le moins jeune d'entre nous et, dans les milieux littéraires de l'avenir, jouissait de cette gloire secrète qui ne couronne les plus grands des hommes qu'après leur décès, ne pouvant plus les encourager à mourir de faim puisqu'ils sont enterrés. »

(1) A Jules Huret menant son enquête sur l'évolution littéraire M. Maeterlinck avait déclaré dès 1891 : « Tout ce que j'ai fait, c'est à Villiers que je le dois, à ses conversations plus qu'à ses œuvres que j'admire beaucoup d'ailleurs. »

Le portrait que Maeterlinck trace de celui qu'il nommait « l'homme providentiel » a la netteté de traits, la chaleur et jusqu'au frémissement de la vie elle-même.

« Il avait des yeux voilés d'énigmes, fanés et fatigués de regarder dans l'âme ou dans l'au-delà et d'y voir ce que d'autres ne voient point et n'y verront jamais, le teint pâle et plombé, les traits las mais qui ressuscitaient, quand une certaine pensée les illuminait.

Vêtu d'un pardessus et d'une redingote élimés, il portait sa discrète misère avec la dignité d'un roi provisoirement détroné. Il achevait d'écrire *l'Ève future* dans une chambre nue et sans feu. »

Plus loin, Maeterlinck évoque Villiers, perdu dans son rêve, à cent lieues du tumulte environnant, narrateur éblouissant qui poursuivait son monologue au profit d'une poignée de fidèles, attentifs et ravis.

« D'une voix blanche, cotonneuse, étouffée et déjà pareille à une voix d'outre-tombe, il nous *parlait* ses œuvres qui allaient naître. Visiblement il essayait sur nous ses fantastiques imaginations. Nous avons entendu ainsi les plus magnifiques pages de *l'Ève future*, d'*Akédysseuil*, où figurait la plus éclatante, la plus sonore prose française qu'on ait écrite depuis les *Oraisons funèbres* de Bossuet et les grandes pages de Chateaubriand.

.....

» Ces mystères étaient célébrés à voix basse comme une messe secrète, dans un coin sombre d'une brasserie empestée de pipes et de relents de bière et de choucroute, dans le vacarme de conversations crapuleuses ou de l'ignoble rire de filles chatouillées, parmi le fracas des commandes de tête de veau à l'huile ou de pieds de porc, des bocks et des plats entrechoqués et de la mangeaille gloutonnement mastiquée.

Nous avons l'impression d'être les officiants ou les complices de je ne sais quelle cérémonie pieusement sacrilège, dans l'envers d'un ciel, qui nous était tout d'un coup révélé. » (1).

Maeterlinck se trouvait à Paris, cette année-là, avec son cama-

(1) *Bulles bleues*. Éditions du Rocher. Monaco, 1948, pp. 196-198.

rade et ami gantois, Grégoire Le Roy. Les deux jeunes poètes y devaient rester huit ou neuf mois, le temps de se grouper avec Éphraïm Mikhael, Rodolphe Darzens, Pierre Quillard, Paul Roux (le futur Saint-Paul-Roux-le-Magnifique) et de fonder ensemble *La Pléiade*, une des nombreuses petites revues, toutes éphémères, qui allaient permettre au symbolisme naissant de chercher et de trouver sa voie.

Charles Van Lerberghe, le troisième du trio gantois, hésitera longtemps, quant à lui, avant de se rendre à Paris à son tour. Quand il s'y décide, en septembre 1889, déjà Villiers n'est plus.

Après un premier séjour, bien antérieur (1878-79), Georges Rodenbach revient à Paris en juin 1886. Il y retrouve ses compatriotes, Maeterlinck et Le Roy. Ceux-ci l'emmènent à Montmartre, à cette brasserie Pousset, dont ils sont déjà les habitués et où se réunit leur petit groupe d'amis.

L'auteur des *Tristesses*, parlant peu après son retour des trois poètes gantois, ses cadets, rappelle cette soirée mémorable, où il lui fut permis d'aborder Villiers (1).

« Le splendide écrivain des *Contes cruels*, raconte-t-il, était déjà là, attablé devant une large pinte de bière allemande, feuilletant les épreuves de l'*Ève future* qui allait paraître ». Et, tout pénétré des impressions de l'avant-veille, Rodenbach évoque l'inoubliable figure du maître. Son portrait confirmait, soixante ans à l'avance, celui que tracerait, en s'aidant de ses souvenirs et parfois avec les mêmes mots, l'auteur de *Bulles bleues*.

« Je fus frappé de cette tête curieuse : des yeux insinuants malgré le rêve et le vague qui les mouillent, des yeux magnétiques qui allument la figure un peu pâle, fanée, à laquelle des moustaches à la Van Dyck conservent une aristocratie d'ancien portrait. Le maître — comme l'appelaient les jeunes poètes — parla seul d'un ton de voix brouillé, avec des phrases confuses où, par moments, éclataient des observations brillantes ou des idées géniales.

Il nous raconta des projets de livres, des sujets de poésie,

(1) *La Jeune Belgique*, n° du 5 juillet 1886. *Trois poètes*. Ch. Van Lerberghe. Gr. Le Roy, M. Maeterlinck.

indiquant tous cette préoccupation du mystérieux, du fatal, de l'au-delà qui est dans son œuvre. D'ailleurs, ajoutait Villiers, l'artiste moderne veut en vain se soustraire à l'obsession mystique, religieuse ; quand il travaille, il entend cogner aux murs, lève la tête et s'étonne. Un instant après, il recommence à écrire ; le bruit reprend, sourd mais obstiné. Il ne veut pas entendre. Il se remet à la tâche. Les coups au mur se répètent, battant ses oreilles, lui entrant dans la tête, malgré lui. Ce bruit au mur, ces coups invisibles tambourinant sur les cloisons, à l'obsession desquels on ne peut échapper — ce sont les bruits de l'Infini ! »

Ni dans cet article, ni dans nul autre, Rodenbach n'a reconnu, aussi explicitement que Maeterlinck, sa dette envers Villiers. Elle n'en est pas moins grande. Pas plus que le maître, il n'a pu se soustraire à l'attrait du mystère, ne pas entendre les « coups frappés au mur ». S'étant fixé à Paris, il devait, plus souvent que Maeterlinck, revoir Villiers, qui devint de ses amis et accepta notamment d'être le témoin de sa femme à son mariage ⁽¹⁾.

Les nombreuses pages qu'à maintes reprises il lui consacre, le culte dont, après la mort, il entourera son souvenir témoignent de son admiration et de son filial attachement.

1886. C'est, dans l'histoire du mouvement symboliste, l'année de la jonction, soit à Paris, soit à Liège — *la Wallonie* venait d'y naître — des jeunes poésies française et belge. Émile Verhaeren, auteur déjà des *Flamandes* et des *Moines*, à son tour se rendait en France, désireux de saluer les maîtres, de nouer ou de resserrer des liens d'amitié. Il subissait, lui aussi, sans songer à s'y soustraire, l'attraction de la grande capitale. « Paris est si étonnamment inépuisable que je suis toujours en route », écrit-il, plein d'enthousiasme, à son ami Georges Khnopff. Le mardi, J.-K. Huysmans le conduit rue de Rome, chez Mallarmé. « Hier, annonce-t-il triomphalement au même correspondant, j'ai été chez Mallarmé, le soir. Villiers y était, il a été tout le temps éblouissant d'ironie et de verve. Il y a en lui du grand seigneur et de la vieille femme. Concilie cela. Huysmans, Villiers, Mallarmé

(1) P. MAES, *Georges Rodenbach*. Bruxelles, 1952, p. 186.

et Verlaine sont décidément les plus intéressants Parisiens d'aujourd'hui. De tout cela nous reparlerons. » (1).

Rentré en Belgique, Verhaeren s'empressait de louer l'*Ève future*, le livre, déclarait-il dans sa chronique de l'*Art moderne* (2), « le plus beau qui ait paru cette année. » Et, péremptoire, il ajoutait : « Ce qu'il mérite, c'est l'accueil triomphant. »

Camille Lemonnier, l'aîné des *Jeunes Belgique*, a, de son côté, évoqué ses rencontres, vers le même temps, avec Villiers de l'Isle-Adam.

Le portrait anecdotique et réaliste qu'il nous donne de lui s'inspire d'un sentiment où certes la pitié a plus de part que l'admiration. L'écrivain y apparaît, non plus auréolé de sa hautaine et glorieuse misère, entouré de disciples déférents, mais, sous une froide lumière, tout prestige dissipé, comme un être malade, pitoyable, vaincu par le sort, bafoué.

Contrastant avec sa destinée, celle de Lemonnier pouvait paraître singulièrement heureuse. *Un Mâle, le Mort, l'Hystérique, Happe-Chair*, romans naturalistes parus coup sur coup, avaient chacun fait sensation. Leur succès avait valu à leur auteur, en même temps que la réputation d'émule belge de Zola, une place enviable dans le monde littéraire de Paris. Les bureaux de rédaction des grands journaux parisiens lui étaient ouverts. Il collaborait au *Bien Public*, à l'*Écho de Paris*, au *Gil Blas*. Ses amis se nommaient Huysmans, Cladel et Daudet.

C'est au café Tortoni qu'il aperçoit Villiers. Ses *Souvenirs* le décrivent se faufilant dans la cohue, « cherchant le client aventureux qui lui paierait un bock. » Il le retrouve au *Gil Blas*, faisant antichambre, moqué par le garçon de bureau, rabroué par le directeur.

« J'ai vu dix fois Villiers attendre, échoué sur une banquette, qu'on se rappelât qu'il était là. Mendès, lui, enfonçait la porte. On sentait qu'il était le maître partout où il allait : il eût jeté

(1) *Lettres d'E. Verhaeren à Georges Knopff*. Les Éditions du Balancier, 1947.

(2) N° du 7 novembre 1886. L'article est anonyme, comme ils le sont tous dans ce périodique, mais il est aisé d'y reconnaître la manière de Verhaeren.

par-dessus la rampe le malavisé qui eût voulu lui barrer le passage. Mais Villiers, le doux Villiers, comptait si peu dans la maison. Quelquefois Guérin, féroce, halluciné, son rond de verre à l'œil, ouvrait enfin sa porte et lui tendait un doigt, disant :

— Comment, c'est encore une fois toi, mon vieux Villiers! » (1).

Égrotant, fiévreux, à bout de forces, il venait représenter un conte qu'il avait lu déjà à la rédaction. Celle-ci n'avait osé décider sans prendre l'avis du directeur, un nommé Courboux, devant qui il s'agissait de faire une nouvelle lecture.

A Cladel et à moi, raconte Lemonnier, Villiers « nous dit qu'il était là depuis deux heures, attendant son tour d'être reçu. Déjà sa voix, menue et épuisée, s'entrecoupait de petits hoquets.

— Je suis à bout, confessa-t-il, mais je ferai un effort : j'ai exigé 150 francs pour l'article (2) : il me les faut à tout prix pour aller me soigner à...

J'ai perdu le souvenir du pays qu'il me cita.

Notre entretien fut interrompu par un des garçons de service qui vint annoncer que le président était arrivé et le pria d'entrer. Une peine nous poigna quand il disparut dans la pénombre de la pièce. Nous descendîmes au boulevard, mais inquiets de l'issue de l'audience, nous remontions bientôt : on entendait derrière la porte les petits hoquets de Villiers. A la fin la porte se rouvrit : notre pauvre ami sortit, tenant son manuscrit à la main. Son corps avait encore fléchi : il était livide.

— Eh bien ?

— Ils ne veulent pas : il paraît que le conte est royaliste et qu'ils sont républicains, les bougres ! Et voilà, c'est la mort : *Dura lex sed...* Courboux.

Le mot venait à travers un petit rire grelotté et ses yeux se mouillèrent. De l'agonie qu'il avait dû subir, c'est toute la vengeance que cette âme d'enfant, blessée aux sources de l'art et de la vie, tirait. Quand environ un mois après, on eut réuni la petite somme qu'il lui fallait pour s'en aller là-bas, à la mer (3), dans un

(1) *Une Vie d'écrivain*, p. 207.

(2) C'était la somme que lui payait habituellement le journal. Voir Fernand CLERGET, *Villiers de l'Isle-Adam*. L. Michaud. Paris, s. d., p. 159.

(3) Non à la mer, mais à Fontenay-sous-bois d'abord (début février 1889), puis à Nogent-sur-Marne.

coin de bonnes gens, loin de ce Paris qui l'avait tué, se préparer à mourir, il semble que l'ironique allusion à une fatalité faite homme dut bourdonner autour de ses draps de mort, avec le petit rire grelotté qu'il avait eu en recevant le coup de grâce » (1).

Sans doute le goût de l'outrance et la tendance au grossissement étaient le propre de Lemonnier. Il n'en reste pas moins que son récit corrobore ce que l'on sait des avanies qu'eut à subir l'auteur des *Contes cruels*, rêveur impénitent, héroïque pourchasseur de chimères qui, comme Axel, son héros, n'avait « d'autre patrie que l'exil ».

Après Villiers au café et Villiers au journal, voici Villiers chez lui. C'est le jeune Jules Destrée qui l'évoque dans l'austérité désolante de son logis de pauvre, au lendemain d'une visite inopinée qu'il lui fit en compagnie de Léon Bloy (2).

La relation introduit une importante analyse de l'œuvre de l'écrivain, datée de décembre 1887. Villiers, qui la lut peu après dans la *Jeune Belgique* (3), fut très sensible, à en croire le témoignage plus tardif de J. K. Huysmans (4), à l'attention respectueuse et compréhensive dont son œuvre et lui avaient été l'objet. De fait, c'était, tant en France qu'en Belgique, la première grande étude critique qu'on songeait à lui consacrer.

Ces pages, qu'on sent toutes pénétrées de l'émotion du visiteur, ont de surcroît le mouvement et la fraîcheur d'impression du « pris sur le vif ».

« Montée rapide de quatre étages au moins, si pas plus, dans une maison misérable, rue Pigalle. La gêne des petits ménages bourgeois devinée derrière des portes sales. Nous arrivâmes essoufflés. Au seuil, un mot de Villiers s'excusant de devoir s'absenter. Bloy me tendit le papier, avec un sourire désappointé : « Un autographe » ! Et avant de reprendre notre course en l'interminable

(1) *Une Vie d'écrivain*, pp. 216, 217.

(2) Destrée, à sa demande, avait été renseigné sur Villiers par Léon Bloy, qui devait, à son tour, dans son roman, *La Femme pauvre* (1897), faire revivre l'auteur de *Tribulat Bonhomet* sous le pseudonyme transparent de Bohémond de l'Isle-de-France.

(3) N° du 15 janvier 1888. Voir aussi une autre étude de Destrée sur Villiers dans *Caprice Revue*, du 2 juin 1888.

(4) *La Jeune Belgique*, par M. J. HACHELLE, dans *Collection*. Bruxelles, N° du 22 octobre 1938.

escalier, nous nous arrêtions à causer, regardant par la fenêtre, la cour, béant comme un puits jaune, moi stupéfait de ce que Villiers pût habiter un aussi lamentable réduit, Bloy vociférant contre cette blasphématoire platitude des contemporains, quand, par la porte entrebâillée, se montra une tête inquiète et curieuse. C'était Villiers, occupé à sa toilette, et qui nous fit entrer.

Le logis était plus glacial encore et plus nu que je ne l'avais pressenti. Un lit dans un coin, un pupitre avec des journaux épars, une dizaine de livres au plus, trois chaises et une table. Aux murs, la symétrie fripée d'une banale tapisserie, pas une gravure, pas un tableau. Pas un bibelot, pas un souvenir de luxe qui pût distraire et réjouir le regard. Une chambre d'étudiant, une chambre de pauvre. Je me souviendrai toujours d'avoir aperçu sur le lit un pardessus mastic dont une large tache déshonorait l'élégance. Et ce petit détail révélait tant d'infortune, un dénûment si lassé que j'en eus le cœur serré. »

Et après avoir donné libre cours à son indignation et à sa colère contre Paris, qui abandonne le génie et adule les écrivains qui flattent sa bassesse, son mauvais goût, ses curiosités grossières, le narrateur, revenant à Villiers, donne de ses traits, de son apparence à la fois noble et lasse, une image expressive et vivante.

« Assez grand, la stature nerveuse et svelte, il enveloppait son corps maigri en une piteuse robe de chambre, et le désespoir courbait sa tête énergique et fière malgré tout. Son visage dolent et marqué de rides, aux traits fins, s'encadrait dans de longs cheveux grisonnants. La moustache s'arquait aristocratiquement au-dessus de la bouche dédaigneuse un peu, au sourire amer, et l'œil, par instants, étincelait comme pour des despotismes. (...) Tel quel, je le trouvai superbe et sentis alors combien c'était, exactement, un prince. Il avait en cette adversité, je ne sais quelle native simplicité hautaine, une aisance élégante de grand seigneur, une sûreté de gestes nobles, une rythmique allure de créateur de race, dont ses portraits ne donnent point l'idée. »

Mais voici que le maître s'anime, raconte, disserte et, les admirations se révélant communes entre l'hôte et son visiteur, l'enthousiasme croît à mesure chez l'un et chez l'autre.

« Peu à peu Villiers sortit de son chagrin et nous conta de

longues histoires. L'exquis conteur ! Une langue pure et claire, des phrases admirablement déroulées comme en ses livres, et dites ! oh ! dites ! avec un charme, une finesse, une couleur extraordinaires. — L'on parla de Shakespeare, de son esprit, nié par Bloy, et Villiers s'animait, récitait des morceaux entiers, Thersite et Falstaff, mimant, accentuant, donnant au poète aimé toutes ses valeurs. — L'on parla de Wagner, de cet art prodigieux qui devait résister même à l'admiration des masses, de la *Walkyrie* qui venait d'être jouée à Bruxelles, et de *Lohengrin* qu'une cabale inepte venait d'étouffer à Paris : l'apparition de Brunnhilde, l'adieu de Wotan, et le Cygne et le Graal ! Et les *Maîtres Chanteurs*, et ces sommets perdus : *Tristan et Parsifal* ! Il exultait, fredonnait, se réjouissait à nous dire son culte pour Wagner, son admiration dévote, avec des souvenirs ⁽¹⁾, des anecdotes, et par instants, fuyant, comme à tire d'aile, en des digressions envolées d'une ampleur ! »

Le jeune Belge sait assurément comment toucher l'homme de lettres et le mettre sur la voie des confidences :

« Je lui parlai de ses livres. Je vis en ses yeux un éclair de joie, un attendrissement furtif, quand je lui citai des vers de ses *Premières Poésies* et de pièces ignorées que seuls connaissent les bibliophiles. Alors, avec une expansion charmante, il s'apprécia lui-même, dit sa façon de travailler, presque toujours sur les épreuves, au grand désespoir des éditeurs ! Il exposa des projets de livres, lut d'une manière inoubliable et tragique l'horrible scène qui termine *Claire Lenoir*, puis avec une évocative (*sic*) précision de détails, rappela l'histoire étonnante de Raymond Lulle, dont il voulait faire une nouvelle, cette rencontre dans la cathédrale, le soir, avec la signora Ambrosia qui découvre au poursuivant son sein rongé d'un cancer ! »

Il est question de la Belgique et de l'intérêt des Belges pour l'œuvre de Villiers. Celui-ci n'ignore pas qu'il existe dans le pays une jeune littérature pleine de promesses.

« Je lui dis combien il était aimé et vénéré du petit groupe

(1) Il avait fait visite à Richard Wagner en 1868, à Triebchen, au bord du lac de Lucerne, et y avait séjourné plusieurs semaines. Par la suite, il fit plusieurs fois le voyage de Bayreuth.

fervent d'art en Belgique. Il connaissait la plupart d'entre nous, s'intéressait à nos revues, à notre agitation qui lui paraissait plus curieuse qu'aucune à Paris, la grande cité où les lettres agonisent dans l'indifférence et le mépris. »

L'écrivain se préparait à venir faire des conférences en Belgique. Des négociations avaient eu lieu dès 1886 ⁽¹⁾ et le projet était sur le point d'aboutir. Villiers en fait part à son visiteur et à ce propos l'interroge non sans quelque naïveté : « Vous avez un Roi, là-bas, une cour, on fait fête aux artistes, sans doute ? »

Destrée aura détrompé son hôte à voir la manière dont il commente sa question. « C'était ignorer, écrit-il, que notre monarchie est aussi prudhommesquement constitutionnelle que possible, et qu'il n'y a point ici de grands seigneurs, aimant et protégeant les gens de lettres, et accueillant Villiers pour son génie, pas plus que de nobles assez nobles pour comprendre encore l'honneur de recevoir un de Villiers de l'Isle-Adam ! »

L'optimisme l'emportait cependant chez Destrée, lorsqu'il formulait ce vœu : « Mais qu'il vienne quand même ! Ses dons séducteurs de diction lui conquerront vite le public et nous sommes assez de jeunes pour lui faire une suite de pages respectueux.

» Vraiment, ajoutait le jeune Belge que son enthousiasme pour Villiers rendait sans doute injuste, si, au lieu de tous les gâteaux de France et d'ailleurs que nous exhibent les Cercles littéraires, s'ils se décidaient, oh ! une seule fois, à nous convier à une fête d'art ? »

* * *

Cette « fête d'art » que Jules Destrée appelait de ses vœux, devait se réaliser, moins réussie peut-être qu'il ne l'avait rêvée, quelques mois plus tard : Villiers vint, en effet, en Belgique au cours de l'hiver 1888 ⁽²⁾.

⁽¹⁾ P. MAES, *Ouvr. cité*, p. 186 et note 2.

⁽²⁾ M. E. DROUGARD (*Villiers de l'Isle-Adam et la Belgique*, dans *Collection*, 6 novembre 1937) et, après lui, G. JEAN-AUBRY (*Une Amitié exemplaire : Villiers de l'Isle-Adam et Stéphane Mallarmé*, Mercure de France, 1942, pp. 87-88) parlent d'un séjour antérieur de l'écrivain à Bruxelles. Il y aurait été, en novembre 1887, l'hôte de l'éditeur Deman, chez qui il aurait rencontré Verhaeren, Constantin

Il y assista à la représentation, au théâtre Molière, de sa pièce *L'Évasion*, qu'Antoine venait de monter à Paris, fit des conférences, ou plus exactement des lectures, à Bruxelles au Salon des XX, à Liège au cercle l'Émulation et à Gand au Cercle artistique, étapes obligées des conférenciers d'outre-Quévrain.

Ce séjour, qui se prolongea un peu plus de trois semaines, valut à l'écrivain, toujours prêt à s'illusionner, sinon les succès qu'il annonçait naïvement à Paris, du moins l'accueil chaleureux du petit groupe de ses admirateurs. Nous ne reprendrons pas le récit de ces événements, notre propos étant différent.

Au surplus, la relation en a été faite avec grand soin et grande abondance de documents par M. Émile Drougard, professeur au lycée d'Alger (1). Notre éminent confrère Carlo Bronne, infatigable « pèlerin littéraire » aux quatre coins du pays (2), a suivi, à son tour, les pas du conférencier itinérant, cependant que notre vieil ami Georges Rouzet, délaissant un moment Léon Bloy, s'est attaché à préciser l'un ou l'autre épisode du même voyage (3).

Ce n'est pas, pensons-nous, nous écarter de notre propos que de rapporter ici les impressions d'un jeune journaliste — il n'avait pas vingt ans et devait faire brillante carrière — que les hasards de sa profession mirent en présence du maître français de passage à Bruxelles. Écoutons-le, bien des années plus tard, raconter cette entrevue. Peut-être une qualité particulière d'émotion, quelque ironie sous-jacente et, vers la fin, à peine marquée, certaine gravité dans la pensée et dans le ton permettront-elles de reconnaître le style et le tour d'esprit de notre très regretté confrère Gustave Vanzype.

« ... C'est en 1888 — un an avant sa mort — que je vis l'auteur de *l'Ève future*. Il devait donner au Cercle artistique (4) une

Meunier et d'autres. Tout ce qui se rapporte à ce prétendu premier voyage nous paraît devoir s'être passé en février-mars 1888, y compris l'accueil et peut-être le logement, en fin de séjour, chez M. et Mme Deman.

(1) *Collection*, journal des Ventes publiques, Bruxelles. Ét. citée, n^{os} des 23 octobre, 6, 13, 20 et 27 novembre, 4 et 11 décembre 1937.

(2) *Pèlerinages littéraires*. Soledis, Liège 1944, pp. 91 à 94.

(3) *Villiers de l'Isle-Adam à Bruxelles*, par G. ROUZET, dans *Le Patriote illustré*, du 31 octobre 1937 et le *Mercur de France* du 15 août 1938, pp. 217 à 223.

(4) Légère erreur : il s'agissait en réalité du Cercle des XX.

conférence, cette conférence demeurée fameuse dans la chronique de Bruxelles, par le trouble dont le conférencier parut saisi. Charles-Marie Flor O'Squarr, alors rédacteur en chef du *Rapide*, savait qu'il devait arriver la veille. Il m'avait chargé de l'aller voir, de l'interroger sur sa vie, sur sa carrière, sur ses projets, de recueillir les éléments d'un article qui aiderait à lui assurer un public, et de lui demander un autographe dont le fac-similé illustrerait l'article. J'étais nanti d'une lettre de Flor O'Squarr, que Villiers connaissait.

C'était au *Grand Hôtel*, dans un salon du rez-de-chaussée. Nous étions seuls, à la fin d'un après-midi d'hiver. J'avais été reçu avec un aimable empressement, une cordialité à peine nuancée de condescendance. J'étais très ému. Formulai-je mal mes intentions ? Ou bien le maître ne m'écouta-t-il que distraitement ? Toujours est-il qu'il y eut malentendu. Villiers s'assit devant un secrétaire et rapidement, fiévreusement écrivit vingt lignes sur une grande feuille de papier qu'il me remit. Ce n'était point l'autographe destiné à être reproduit. De cela je n'avais pas encore parlé. C'était un « écho » consacré par Villiers à Villiers lui-même : quelques notes biographiques, quelques indications sur le sujet de la conférence et sur les possibilités d'une lecture par lui-même d'un choix de ses *Nouveaux Contes cruels*. (1)

Ce n'était pas cela que je demandais. Mais je gardai le papier. Je l'ai conservé précieusement comme un trésor (2) et comme une extraordinaire curiosité, parce qu'il voisine avec un autre document : celui que le maître traça devant moi quelques minutes plus tard, l'autographe destiné à la reproduction : quelques phrases d'*Axel*. Les vingt lignes d'autobiographie sont écrites avec fougue, d'une écriture emportée, lourde, sauvage. Les phrases d'*Axel* le sont avec application, sagement, en caractères réguliers et précis. Qui ne serait pas prévenu, ne pourrait sans une analyse d'expert, reconnaître en les deux documents la

(1) Il s'agissait, en réalité, des *Histoires insolites*, qu'on achevait de brocher tandis que les *Nouveaux Contes cruels* ne devaient paraître que le 13 novembre suivant.

(2) On verra plus loin que Gustave Vanzype a été amené à le céder à un ami. Son récit est antérieur de plusieurs années au volume où il fut recueilli.

même main. Ingénument, l'écrivain indomptable, qui jamais dans ses œuvres n'eût fait au public une concession, avait surveillé sa calligraphie pour le fac-similé, l'avait surveillée comme l'enfant qui fait un beau devoir.

De cette entrevue avec Villiers de l'Isle-Adam, je n'ai retenu que cela. Le reste est fumée, fumée fulgurante. Je demeurai deux ou trois heures avec le maître. Le temps de le bien observer. Pourtant ma mémoire ne revoit pas son visage. Ce qu'elle voit — quoique Villiers n'eût alors que quarante-huit ans — c'est l'apparence d'un vieillard dans le mouvement et l'éloquence ardente d'une jeunesse frénétique. J'entends une voix qui prophétise, j'entends des objurgations et des imprécations olympiennes, et des actes de foi et des cris d'orgueil; j'entends aussi sur le piano de ce salon d'hôtel, d'étranges improvisations, des incantations fantastiques; enfin je vois, à l'heure où je le quitte, je vois Villiers, qui n'avait rien bu, ivre, positivement ivre, ivre de ses discours, de sa musique, de ses rêves.

Je ne sais — je n'ai pas conservé l'article — ce que j'écrivis, comment je rendis compte de cette entrevue, de cette apparition. Avais-je bien compris ce que je comprends aujourd'hui? Je m'étais trouvé pour la première fois en présence du génie, de ses orages et de ses éblouissantes clartés. » (1).

Faut-il dire que nous avons recherché l'article de Gustave Vanzype? Malheureusement il nous a été impossible de retrouver le journal *Le Rapide*. Aucune grande bibliothèque bruxelloise n'en possède un seul numéro, ce qui nous incline à croire que ce dut être une feuille à petit tirage et dont l'existence fut vraisemblablement brève. Plus pertinemment, semble-t-il, que *Le Rapide*, elle eût pu s'appeler *Le Fugace*.

En revanche, nous avons été plus heureux dans notre quête aux fameux autographes dont il est question dans le récit. Déjà le professeur Drougard s'était inquiété de les retrouver. Sollicité par lui en 1936, Gustave Vanzype avait avoué ne plus les avoir en sa possession. Il en avait fait don à un médecin de

(1) *Au Temps du silence*. Office de Publicité. Bruxelles 1939, pp. 55 à 57.

ses amis, bien connu comme collectionneur de ce genre de documents, lui-même aujourd'hui décédé.

L'actuel détenteur, qui est le plus aimable et le plus accueillant des bibliophiles belges, nous a permis de prendre connaissance de cet *écho* de Villiers sur Villiers, « magnifique document » ainsi que le signalait en 1955 le catalogue d'un réputé libraire-expert bruxellois. C'est la lecture de ce catalogue et ensuite l'obligeante entremise dudit libraire qui nous ont permis de joindre celui à qui nous devons de pouvoir faire connaître ce curieux inédit. (1) Voici ces lignes. Elles illustrent, on en conviendra, de manière éclatante cette vérité première qu'en toute circonstance on n'est jamais si bien servi que par soi-même. Au surplus, l'occasion était trop belle pour que se tût l'ingénue vanité de leur auteur.

« M. le comte de Villiers de l'Isle-Adam, l'auteur des *Contes cruels*, d'*Axel*, du *Nouveau Monde* (drame qui remporta le prix au concours de 1876), de *l'Ève Future*, est venu à Bruxelles, pour y voir représenter aujourd'hui même, à la matinée du Théâtre Molière, son drame *l'Évasion*. C'est un acte écrit il y a vingt ans, (l'auteur doit avoir quarante huit ans aujourd'hui). Ce drame, joué tout récemment à Paris par le *Théâtre libre*, a été des plus justement acclamés par le grand public littéraire : c'est une œuvre très brève, très saisissante et dont l'effet principal (le mot de la fin) est irrésistible. (2). Nous en rendrons compte demain.

M. de l'Isle-Adam donnera, sans doute, une ou deux conférences en Belgique. Nous n'ignorons pas son œuvre, et qu'elle paraît devoir ajouter un grand écrivain, un penseur et un artiste très pur à la liste d'illustrations de sa famille, l'une des plus glorieuses de France.

(1) M. Auguste LAMBIOTTE, à qui nous tenons à exprimer ici nos sincères remerciements.

(2) Il s'agit d'un forçat évadé, du nom de Pagnol, qui se cache dans la chambre de deux jeunes mariés dans l'intention de les tuer et de s'emparer de leur petite fortune. Mais à voir et à entendre, à leur insu, ces enfants si gentils et si pitoyables, le terrible Pagnol s'attendrit. Il sort de sa cachette, se livre à la Justice et déclare : « Il me semble que c'est à présent que je m'évade ». — Au cours de la même « Matinée littéraire » furent joués *Sapho*, d'Armand SILVESTRE, et *Le Misanthrope et l'Auvergnat*, de LABICHE.

Le comte
M. G. Villiers de l'Isle-Adam, l'auteur des Contes cruels, 3^e Août,
du Nouveau-écrou (drame qui remporta le prix au concours de 1896),
de l'ère future, est attendu à Bruxelles, pour vous représenter
aujourd'hui même, à la matinée du Théâtre Molière, son
drame l'Évasion, ~~écrit~~ c'est un acte, ~~écrit~~ et il y a
vingt ans, (l'auteur doit avoir quarante huit ans, aujourd'hui.)
~~l'effet de ce~~ ~~drame~~, joué tout récemment à Paris, par le
Théâtre Libre, a été des plus passionnément acclamés, par le
grand public lettré; c'est une œuvre très brève, très
saisissante et dont l'effet principal, (le mot de la fin)
est irrésistible. ~~Mais~~ ^{nous} ~~vous~~ ^{vous} ~~compte~~ ^{compte} ~~demain~~.
M. de l'Isle-Adam donnera, sans doute, avec son écrou
confession, en Belgique. Nous n'ignorons pas son œuvre,
et qu'il parait devoir ajouter un grand écrivain, ^{un}
~~un~~ penseur, et un artiste très pur, à la liste d'illustrés
de sa famille, d'une des plus glorieuses de France. ~~Il~~
~~compte~~ ~~vous~~ ~~de~~ ~~vous~~ ~~nous~~ ~~donnerait~~ ~~il~~ ~~la~~ ~~première~~
de son nouveau livre, Histoires insolites qui ne doit
paraître que dans une quinzaine, à Paris, en nous faisant

une lecture (est quel lecteur!) de deux ou trois de
ces histoires, qui doivent se ressentir de la vérité
actuelle ~~de l'auteur~~ du quatrième auteur des Contes
Cruels. — Quasi qu'il en soit, nous ^{vous} ~~vous~~
souhaitons ^{un} ~~un~~ ^{bon} ~~bon~~ et légitime succès.

Axel ; cinquième partie :
Le monde pussien

« Hen Zacharias, (presque centenaire), Pen Seep
mains sur sa bêche

- La vie ? / à la même, /
oui :... c'est chose qu'il est bon d'avoir une fois.

Villiers de l'Isle-Adam

Peut-être nous donnerait-il la primeur de son nouveau livre *Histoires insolites* qui ne doit paraître que dans une quinzaine, à Paris, en nous faisant une lecture (et quel lecteur) de deux ou trois de ces histoires, qui doivent se ressentir de la pleine virilité actuelle du juvénile auteur des *Contes cruels*.

Quoi qu'il en soit, nous lui souhaitons demain un grand et légitime succès. »

Quant à l'autre autographe, celui qui, destiné à la reproduction, fut écrit avec une application écolière, il figure sur un feuillet d'album (Les notes autobiographiques, elles, furent griffonnées au verso de deux feuilles de papier à lettres à l'en-tête du « Grand Hôtel »). Il s'agit, cette fois, d'une courte réplique tirée de la cinquième partie d'*Axel* et signée par l'auteur. Il est bien vrai que, comme le dit Gustave Vanzype, les deux pièces, rapprochées l'une de l'autre, ne permettent pas de « reconnaître la même main ».

L'étude d'un autre de nos confrères disparus — et dont le souvenir nous est pareillement cher — nous restitue, elle aussi, un Villiers de l'Isle-Adam tel qu'il l'a connu, tel que l'ont pu voir et entendre, cette année-là, bon nombre de nos compatriotes.

Le baron Firmin vanden Bosch — car c'est de lui qu'il s'agit — en était, tout comme Gustave Vanzype, à ses débuts dans les lettres lorsqu'il accueillit à Gand l'écrivain français en tournée de conférences. L'image de Villiers qu'il projette *Sur l'Écran du passé* (1) n'est ni moins nette, ni moins vivante que tant d'autres dont sa mémoire d'alerte septuagénaire était pleine.

« Villiers de l'Isle-Adam, quand je l'ai connu, avait des allures de mousquetaire, mais d'un mousquetaire déjà un peu fatigué et courbé par les âpres vicissitudes de la vie. (...) Ce grand seigneur était le plus incorrigible des bohèmes, toujours évadé du sordide logis qu'il occupait et qui marchait dans la vie, comme *dans un rêve étoilé*, les poches bourrées de petits bouts de papier et de vieilles cartes de visite sur lesquels il avait griffonné ses schémas d'idées et ses canevas de contes, dont, au hasard des rencontres, aux terrasses des cafés ou à la promenade, il essayait l'effet sur ses amis ou ses auditeurs occasionnels. A l'avoir en-

(1) Éd. Rex, Louvain, 1939, pp. 81 à 83.

tendu une seule fois, on restait sous l'impression inoubliable de cette parole ailée, nuancée et chatoyante où le lyrisme le plus élevé s'alliait à la plus pénétrante ironie. Car Villiers n'était pas seulement un admirable poète, un palpitant inquieteur d'âmes, le conteur subtil et profond de ces *Contes cruels*, son chef-d'œuvre, qui sont comme des cristallisations d'absolu ; il était aussi un âpre et étincelant railleur qui obstinément fidèle aux grandeurs morales et intellectuelles du passé fouettait la croupe du siècle où il vivait des lanières de la plus méprisante ironie. Et son imagination, toujours en travail, lui suggérait alors des trouvailles originales et pittoresques dont la haine du progrès moderne formait invariablement le thème ; c'est ainsi qu'avec une conviction entière, il préconisait ce qu'il appelait *l'affichage céleste* ⁽¹⁾, c'est-à-dire le projet — qui n'est pas loin d'être réalisé aujourd'hui — de transformer la nocturne voûte éthérée en un mur immense de publicité, où la réclame offusquerait les étoiles. Ainsi encore, il mettait toutes les complaisances de son esprit à dresser, devant ceux qui l'écoutaient, à faire agir et parler son Tribulat Bonhomet, symbole énorme du bourgeoisisme épais et prosaïque, frère cadet du Homais, du Bouvard et du Pécuchet de Flaubert, Tribulat Bonhomet qui, ayant entendu parler du poétique phénomène des cygnes chantant avant de mourir, voulait vérifier le fait et s'en allait, la nuit, dans les étangs, surprendre les oiseaux royaux et leur tordre le cou *pour les entendre chanter une dernière fois.* »

* * *

Tels sont quelques-uns des aspects sous lesquels Villiers de l'Isle-Adam apparut à ses amis et admirateurs de Belgique. Et nos compatriotes eux-mêmes, et notre pays, quelles réflexions, favorables ou défavorables, ont-ils inspirées au voyageur ?

Les nombreuses lettres qu'il adresse, durant ce séjour, à l'humble Marie Dantine, sa compagne — elle était luxembourgeoise — et à quelques amis parisiens nous font connaître à mesure ses impressions. On y découvre la naïve fierté du pauvre

(1) Ce conte avait paru une première fois dans la revue *La Renaissance littéraire et artistique* du 30 novembre 1873.

grand homme fêté et adulé ; on y apprend ses étonnements, ses curiosités, mais aussi ses inquiétudes, ses déconvenues et, finalement, sa lassitude, son désarroi.

Dans ce Villiers intime, peint cette fois par lui-même, se révèle une âme candide et simple, un cœur plein de tendre sollicitude, un être plus « raisonnable » qu'on aurait pu croire, un homme en tout cas que les préoccupations quotidiennes et les soucis les plus ordinaires rapprochent singulièrement du commun des mortels. Des lettres ou fragments de lettres qui ont été publiés (1), nous ne citerons que telles lignes qui se rapportent plus directement à notre propos et aident à compléter ce portrait en « surimpressions ».

Le soir du 16 février, après la représentation de sa pièce au Molière, l'écrivain mande à sa chère Marie, sur papier à en-tête du Grand Hôtel, 21 Boulevard Anspach à Bruxelles :

« Énorme succès. Cinq rappels. Enthousiasme (...) Tous les journaux ne parlent que de moi ici. Je te les apporterai. »

Et, quelques jours plus tard (19 février) : « Je n'ai pas encore vu la Reine, qui, paraît-il, ainsi que le Roi en sont réduits à une espèce de misère, au point d'accepter que leurs chaussures soient ressemelées. Le duc d'Aumale, que je n'ai pas encore vu non plus, leur a prêté une douzaine de millions, mais ils font des affaires au loin et ont déjà tout perdu. Je t'expliquerai cette chose étonnante à mon retour.

Tous les journaux, excepté deux ou trois qu'on ne lit pas, sont enthousiastes pour moi. J'ai eu un très grand succès et me porte très bien. J'ai déjà ici quelques bons amis. (...) Je n'ai pas encore eu le temps dans le feu de tout cet accueil de dîners et d'acclamations, de me reconnaître ; mais maintenant je vais pouvoir mener à bien ces conférences et voir si je puis conclure une bonne affaire sérieuse et importante. »

Emporté dans le tourbillon des fêtes et des réceptions, il ne s'en inquiète pas moins de ceux qu'il a laissés là-bas : la compagne qui se débat chaque jour contre la misère et Victor, son jeune fils, ce fils qu'il légitimera par un mariage in extremis.

(1) *Sur une Correspondance inédite de Villiers de l'Isle-Adam. Le Goéland.* Paramé, St-Malo, 1^{er} août 1938, et Em. Drougard, étude citée.

« Dis-moi si tu te portes bien, si l'on mange un peu, si l'on est sage. Empêche Totor de jouer au cerceau dans les rues. Je n'ai encore à te dire que cela pour l'instant. »

Le même jour, dans une lettre à Gustave de Malherbe, il parlait aussi de ses succès. « Vous ne sauriez croire, écrivait-il à cet ami, l'enthousiasme avec lequel je suis reçu ici et comme plus de deux ou trois cents lettrés achètent les livres qui, à tort ou à raison, ne sont pas uniquement écrits pour le cabinet ou pour allumer le feu. Les journaux disent des choses étonnantes et je suis bien content. » En post-scriptum, il annonçait, goguenard : « J'ai déjà contracté l'accent belge. »

Brusquement l'hiver est venu et Villiers, transi et grelottant, se réfugie au café pour écrire à Marie.

« Je n'ai jamais vu un pareil pays pour le froid noir, bête et qui paralyse. Le Grand Hôtel n'a pas de calorifères pour vendre un panier de bois cinq francs. » (24 février).

Même satisfaction d'amour-propre, mêmes critiques, mais doléances accrues, quelques jours plus tard, dans une lettre à un autre de ses amis : « J'ai eu ici de grands succès de presse et de *futur* pour la fin d'été prochain. Mais quelle nourriture immonde ! Quels appartements de 200 mètres, des cabinets d'aisance de 10 mètres, et un froid de 12 degrés constants sans calorifère. Garde ça pour toi seul. Je pars pour Gand demain, vociférer pour 200 francs diverses âneries. » (4 mars).

A son retour de Gand, de Bruxelles il fait savoir à Marie : « J'ai donné une conférence au Château du Gouvernement, ⁽¹⁾ et où j'ai obtenu quelque chose comme succès, devant des banquiers, des bourgeois et bourgeoises de Gand, 500 personnes en glace, et que je me pique d'avoir fait légèrement sauter sur leurs fauteuils de velours rouge. Mais laissons cela. » Dans la même lettre il glisse un billet de cent francs qui doit permettre aux chéris de se garantir du froid. Car celui-ci, il vient de l'apprendre, sévit aussi à Paris.

Et, deux jours plus tard (7 mars), il réitère ses recommandations : « ...Achète tout de suite un costume chaud pour Totor

(1) Villiers veut dire : le Palais du Gouvernement provincial, où avaient lieu des soirées littéraires.

et fais-lui couper les cheveux, pas trop, c'est-à-dire qu'ils lui couvrent toute l'oreille : autrement il attraperait un rhume. (...) Cela me ferait vraiment plaisir en arrivant de vous voir chaudement et convenablement mis ? Buvez un peu de vin, au moins pour ma fête, mes pauvres... »

Dans cette même lettre, la dernière de cette série envoyée de Belgique, il confesse sa fatigue et son effarement : « Mais, vois-tu, ce n'est pas cela du tout ! J'en ai assez de ce tapage ! J'en ai trop ! Il me faudrait quelqu'un de sûr avec moi, qui fit pour moi ce que je ne peux pas dire !... Ma situation est aussi belle qu'absurde, puisque je ne peux pas, moi-même et seul, en tirer parti... »

* * *

Villiers quittait la Belgique avec l'espoir d'y revenir bientôt. La maladie allait l'en empêcher, hélas ! La santé ruinée par les privations et les progrès d'un mal qu'on savait incurable, il entra bientôt à la maison de santé des Frères de St-Jean de Dieu, où, âgé de cinquante ans, il devait s'éteindre le 18 août 1889.

Des journalistes, sur le trottoir de la rue Oudinot, attendaient que leur fût annoncée l'issue fatale pour porter à leurs rédactions la note nécrologique qu'ils tenaient prête. Parmi eux se trouvait Georges Rodenbach que les consignes tenaient éloigné de celui dont il se flattait d'être devenu l'ami.

L'article qu'il lui consacrait dans le *Figaro* est l'un des plus émus, des plus fervents qui aient paru à cette date. Après Villiers aux prises avec la vie, voici, contée par le poète belge, la dernière étape : Villiers devant la mort. Le récit touchera davantage encore si l'on se souvient que le narrateur devait lui-même disparaître à l'âge de 43 ans.

« Après une vie inquiète et rude, le pauvre grand écrivain aura eu la douleur supplémentaire de voir venir la mort à lui et d'en avoir conscience.

Combien navrant et navré nous l'avons vu, il y a trois mois, dans cette petite maisonnette de Nogent, où il avait cru se guérir par l'air balsamique du mai nouveau ! Et comme, à la fenêtre, nous causions de la jeune verdure et des marronniers

aux thyrses blancs : « Ils portent des cierges pour un enterrement... » fit le malade avec amertume.

Combien plus navrant encore, ces jours derniers, à l'hospice des Frères de St-Jean l'Hospitalier, d'une maigreur effrayante, sans souffle. « Tout le monde ici pour moi pousse à la roue de la mort », nous dit-il, faisant allusion aux Frères qui le soignaient et s'inquiétaient de sa bonne fin. Il n'avait plus même la force, selon sa manie, de se plaindre des médecins, les médecins qui, depuis plusieurs mois, avaient diagnostiqué chacun à sa façon : l'un, une phtisie ; l'autre, un cancer à l'estomac, ne voyant pas clair, au surplus, dans sa mort, pas plus que les hommes n'avaient vu clair dans sa vie. Il fut mystérieux et incompris, même pour ses médecins ! Mais, en chrétien sincère qu'il fut vraiment, il paraissait résigné : « Je m'en irai bien tranquille », ajouta-t-il, tandis que ses grands yeux nostalgiques s'emplirent soudain de larmes, regardant vers le jardin du couvent, cet identique jardin sur lequel s'ouvrait précisément aussi la chambre de Barbey d'Aurevilly, rue Rousselet. Coïncidence des destinées, la belle verdure de cet été dans le jardin des Frères aura été regardée par les yeux expirants de ces deux grands morts. Extrême onction de leurs regards communiant sous les espèces des mêmes fleurs !

Mais en ses suprêmes journées, Villiers songeait encore à la littérature qui fut l'unique passion de sa vie, ou plutôt à sa littérature, car celle-ci seul l'intéressait. Il ne lisait aucun livre actuel et complimentait sur ceux qu'il recevait, sans jamais les avoir ouverts ni découpés. (*sic*).

Or donc, exténué et mourant, il se plaignait, à propos de la dernière nouvelle parue de lui, de fautes d'impression qui en altéraient l'art strict. On avait composé : « Il expira doucement, d'un air d'élus. » Villiers était tout en peine et en irritation : « C'est banal... c'est quelconque... tandis que j'avais écrit : « il expira doucement, *l'air d'un élu* ! » Ceci est tout autre chose — l'air d'un élu, ajouta-t-il, c'est le clair de lune sur la face d'un mort ! »

Rodenbach remémorait la vie de l'écrivain, disait sa grandeur, ses misères. Il rappelait et une à une célébrait ses œuvres. L'évocation s'achevait en une sorte de thrène, hymne à la fois glorieux

et funèbre, où le poète rapprochait et exaltait en une même pensée pieuse trois grandes destinées.

« Tristesse d'une telle mort abandonnée et pauvre, comme mourut Barbey d'Aureville, comme mourut aussi Baudelaire. Sombre et pourtant radieuse trinité ! C'est la loi, dirait-on, en ce dur siècle, et la rançon de la gloire. Les temps sont revenus où la lyre d'Orphée ne surnage et ne chante pour l'avenir que moyennant le supplice préalable du poète, déchiré encore une fois par les Bacchantes. » (1).

Tandis que Rodenbach, interprète du deuil des lettres françaises, commentait la mort de Villiers pour le tout Paris littéraire, — à des lieues de là, sur une plage du littoral belge, un autre jeune poète, que la nouvelle venait d'atteindre, notait pour soi seul :

« Vendredi 22 août. Appris la mort de Villiers de l'Isle (*sic*) Adam.

Après midi promenade solitaire à Heyst pour me recueillir et penser à ce cher disparu. Comme j'ai le cœur serré de cette mort à l'hôpital. Lui l'être d'élite, le sublime poète, l'Homme si royalement au dessus de toute vulgarité mourir là dans la misère !

Je sens combien je l'aime et comme, à l'encontre de ce que je m'étais souvent imaginé, il est peu nécessaire de connaître quelqu'un pour l'aimer. L'esprit donc suffit à l'amour pur et absolu. L'esprit de Dieu dans ses œuvres est donc une cause suffisante d'amour.

(1) *Figaro*, 20 août 1881. — Albert Mockel ne visait-il pas l'article de Rodenbach, lorsqu'en note d'une étude sur Villiers de l'Isle-Adam et son œuvre posthume (*Wallonie*, septembre-octobre 1889) il déclarait : « Avis préalable aux friands d'actualité qui seraient tentés par le titre : Je n'ai vu qu'une seule fois Villiers de l'Isle-Adam ; je ne sais rien des anecdotes et ne lis pas le *Figaro*. J'ignore, mais oui vraiment j'ignore toutes les anecdotes ; et, si j'en savais, je les oublierais pour écrire ces pages, n'aimant pas à tresser des faits divers en couronnes funèbres ». — C'est par l'article de Rodenbach que Paul Verlaine, alors à Aix-les-Bains, apprit la mort de Villiers. (G. ZAYED, *Lettres inédites de Verlaine à Cazals* E. Droz, Genève, 1957). — Bel article aussi, à cette date, de Maurice DES OMBIAUX dans la *Jeune Belgique* (1889, pp. 327-333). « Je préfère, écrivait-il, indigné par la détresse de la mort de Villiers, pour ces fiers, l'humilité de leurs funérailles » car, ajoutait-il, par allusion aux obsèques triomphales de Victor Hugo, « ils ne sont pas de ceux que peuvent élever des enterrements tumultueux... »

Une voix semble me parler : « *Je baise tes yeux pleins de larmes. Je suis heureux. Mon rêve s'est enfin réalisé. Courage. Suis toujours ta pensée. Je suis auprès de toi.* » — Je suis profondément ému de penser que seul peut-être au monde, à cette heure, je pleure mon maître et que lui peut m'entendre. »

Ces réflexions douloureuses et amères, et leur conclusion malgré tout consolante, c'était l'ombrageux et tendre Charles Van Lerberghe qui, à l'écart de l'agitation des estivants, les consignait dans son *Journal*.

Parmi les innombrables témoignages, oubliés ou connus, dont les ans ont noué la gerbe pour en orner le « tombeau » du maître, il n'en est pas de plus spontané, de plus gratuit, ni de plus fervent. Et c'est pourquoi, en cette année 1959 qui est celle du soixante dixième anniversaire de la mort du romancier, ce discret encens que le temps n'a pu éventer agréera sans doute plus que tout autre à l'ombre de Villiers, cette ombre qu'on imagine vaguant, heureuse et apaisée, dans le mystérieux Au-delà, son vrai séjour, son seul repos.

Gustave VANWELKENHUYZEN.

Comment naît une vocation littéraire

Communication de Marie GEVERS
à la séance mensuelle du 14 mars 1959.

Si mon œuvre littéraire a quelque valeur originale, c'est sans doute grâce à la singulière instruction que j'ai reçue. Les spécimens de mon espèce deviennent si rares dans notre pays que l'explication de mon cas intéressera peut-être ceux qui représentent ici la fine fleur des études scolaires et universitaires.

D'abord, flamande pur-sang, et campagnarde autochtone dans la campagne flamande, pourquoi ai-je écrit en langue française ?

On m'a si souvent posé cette question, et j'y ai tant réfléchi que je crois pouvoir y répondre avec véracité et clarté par un exemple très simple : Supposez un enfant doué pour la musique. On lui donne un violon, on lui apprend à s'en servir, il s'y évertue pendant toute son adolescence, et enfin il acquiert un talent musical reconnu par les professionnels. Il s'attachera passionnément à l'instrument dont il a peu à peu conquis la technique... Si, plus tard, on lui dit : « C'est le piano qu'il fallait apprendre ! », il répondra : « Impossible, j'aime mon violon. » C'est ainsi que j'aime la langue française : avec une tendresse extrême.

Deuxième question : « Pourquoi vous a-t-on donné ce violon et non le piano ? Vos ascendants appartenaient-ils à l'aristocratie, ou bien à cette vieille bourgeoisie flamande d'Anvers qui usaient volontiers de la langue française ? » — « Eh ! Non !... mes deux grands-pères étaient fils de rustiques cultivateurs

flamands, qui ne connaissaient pas un mot de français. »
« Alors, quoi ? »

Mon usage de la langue française tient à diverses petites conséquences de la grande Histoire d'Europe. Leur récapitulation me paraît assez curieuse pour en énumérer quelques-unes.

Voilà d'abord un paysan de Campine dans un pauvre village : Beerbroeck, en Limbourg. Il se nomme Hubert Gevers. Grand dénuement en Campine, à cette époque — la seconde moitié du XVIII^{me} siècle —. Hubert a beaucoup d'enfants. Je connais le prénom de mon grand-père, Jean, né en 1771, et de son frère puîné, Henri. L'aride terre campinoise nourrit mal toute la famille. Surviennent la Révolution française, Dumouriez, Fleurus. Mon arrière-grand-père envoie ses deux fils à Anvers, où ils se débrouilleront, croit-il, en un temps aussi fertile en événements.

Jean et Henri s'en vont, pieds nus. Ils possédaient des sabots, mais les portaient à la main pour en éviter l'usure. (Ce détail est garanti vrai).

Le pain de seigle arrosé de lait battu, le hareng saur, et parfois, le dimanche, un morceau de lard, en ont fait de solides gars. Jean trouve à se placer, comme garçon épicier, dans la rue de Vénus (Une vieille demoiselle de ma parenté assurait que cette rue n'est pas vouée, comme on pourrait le croire, au culte de cette déesse, mais Vénus viendrait du mot flamand : Ven, étang). Jean, travailleur et très beau garçon, épousera la fille de son patron. Surviennent Napoléon et le blocus continental. Jean, s'il faut en croire la tradition familiale, fut le premier, à Anvers, à torréfier la chicorée et à vendre cher cet ersatz. Un peu après, il entreprit aussi de transformer des betteraves en sucre. Outre cette activité lucrative, il trouva le temps d'avoir treize enfants, dont le plus jeune, mon père, naquit en 1826. La raffinerie est prospère. La Belgique se sépare de la Hollande. Le Maréchal Gérard débarrasse Anvers des Hollandais. On les détestait à cause de la rivalité Amsterdam-Anvers et à cause du péage imposé à l'Escaut. Voilà mon grand-père Jean décidé à donner une instruction française à ses fils. Les écoles à Anvers, en ce temps-là, devaient être bien rudimentaires, si j'en crois les souvenirs de mon père. Le gars fut mis au collège à Melle près de Gand, où l'instruction

était donnée exclusivement en français. Un peu après, on l'envoya faire un stage commercial à Hambourg. A son retour, et grâce à plusieurs frères aînés, la raffinerie lui laissa le temps de lire pas mal et de chasser beaucoup.

Lorsque le vieux Jean mourut, âgé de quatre-vingt-six ans, mon père en avait vingt-huit. Sa part d'héritage lui valut un petit capital. Son goût pour la chasse à la bécassine et son goût de la nature aidant, il put acquérir aux portes de la ville, un bout de marécage fréquenté par le gibier d'eau. Attention ! nous sommes en 1855 ! L'activité du port d'Anvers renaissait, puis, le rachat à la Hollande du péage en 1863, amena une recrudescence de prospérité. Anvers fait sauter sa ceinture de remparts. Voilà le petit marécage de mon père changé en terrain à bâtir. Il était situé non loin de l'actuelle Gare Centrale. Sur ce, l'un de ses cousins qui a une maison de campagne à Mortsels, lui signale un petit bien à vendre à Edegem. Mon père s'installe à Missembourg avec tous ses livres. La littérature y est française, la botanique, anglaise et l'entomologie, allemande. Enfin, dépassant la quarantaine, mon père décida de se marier.

* * *

Pour que ma mère fût, elle aussi, usagère de la langue française, il fallut les mêmes événements historiques, mais utilisés d'une autre manière. Son grand-père cultivateur risqua d'acheter — à bas prix — des biens noirs. Ainsi nommait-on les biens nationaux. Waterloo et ses suites ne les lui reprirent pas. Néanmoins, il jugea prudent d'envoyer à Paris, pour y faire ses études de droit, son fils le mieux doué. Il revint avec un beau diplôme d'avocat, une admiration extrême pour Louis-Philippe, le respect de l'économie domestique poussé à la limite où elle se nomme parcimonie, l'usage correct de la langue française, un grand amour pour Lamartine et le goût de l'astronomie, à cause d'Arago, dont il avait suivi les cours. La tradition familiale affirme que l'illustre savant, ayant remarqué l'ordre de ce jeune Flamand, lui confiait, à lui seul, le soin de préserver de la poussière certaines lentilles précieuses. J'avoue ne pas avoir hérité de l'horreur de la poussière, mais par l'entremise de ma mère, astronome

amateur passionnée, j'ai gardé l'amitié des étoiles. Mon grand-père Louis-Philippard ne pratiqua pas longtemps la profession d'avocat. A peine installé à Boom, son village natal en train de devenir centre industriel, il épousa une jeune fille orpheline, qui disposait de briqueteries en bonne argile, et d'une grosse agence de bière de Louvain. Ce grand-père, vigoureux et bien bâti, n'était cependant pas joli garçon. Les photos montrent un visage intelligent mais simiesque.... Il fut briquetier, agent de brasserie et bourgmestre. Sa femme était fille d'un petit fonctionnaire de l'Empire, originaire de la Flandre française où l'on s'exprimait encore en flamand. Il était resté à Boom après Waterloo, comme un coquillage sur une plage, à marée descendante. La jeune femme, maladive, eut quatre filles dont elle confia les soins à une vieille bonne, fort capable, expérimentée et complètement illettrée. Qui dira le bien que firent de tels êtres aux enfants qu'elles élevaient ? Elle évita à ma mère tout le côté gourmé et restreint des jeunes filles bourgeoises de l'époque, et dont pâtirent ses sœurs puînées. Je dois à ma mère, à cause de la servante Trine, le goût des coutumes ancestrales, le rythme de la vie populaire, la connaissance vivante et vivifiante des dictons et comptines, et la langue énergique et vigoureuse des riverains du Rupel.

Après une instruction élémentaire donnée par l'instituteur villageois, ma mère fut mise au Sacré-Cœur à Jette. Deux ans suffirent à lui donner une orthographe impeccable, un bel équilibre de l'intelligence et beaucoup de considération pour les tragédies de Racine.

Mariée à vingt-six ans, elle en avait dix-sept de moins que son mari. Mes parents, installés à Edegem, qui était alors la pleine campagne, ne quittèrent plus leur rustique petit domaine. Ils eurent cinq fils, puis quelques années après, une fille, moi, dont ils ne se séparèrent jamais, ni pour l'école, ni pour le pensionnat. Ils ne me parlèrent jamais qu'en français... Et voilà pourquoi je ne suis point muette en langue française.

* * *

Comment j'appris à lire et à écrire, je ne le sais pas trop. Ma mère y consacrait un quart d'heure par-ci par-là. Puis, l'instituteur du village eut mission de m'enseigner le calcul et le flamand. Ma mère se réservant le français et l'histoire. On encouragea mon appétit de lecture. Ainsi ai-je dévoré très tôt toute la Comtesse de Ségur et dix années reliées d'un journal pour enfants fort bien fait : *le Saint-Nicolas*. Joignez-y le *Magasin Pittoresque* à satiété, recommandé pour « les idées générales ». Mes parents étaient abonnés au *Fliegende Blätter* et une bonne allemande m'avait laissé assez d'allemand pour comprendre, à l'aide des caricatures, les textes les plus simples de cet humour germanique. Je ne sais ni par qui ni comment je déchiffrais les caractères gothiques. Mon père prit, pour l'anglais, la revue *Graphic*, et pour le français le *Tour du Monde*. Vers mes dix ans la bibliothèque Hetzel me fournit de livres. « Je te donnerai peu à peu tout Jules Verne, disait mon père, à condition que tu en suives minutieusement les voyages sur une carte géographique ». Il possédait un grand et bel atlas allemand.

Dans ce singulier méli-mélo, je ne vois que deux éléments quotidiens, stables et continus : Une grosse heure consacrée immuablement par ma mère à une dictée du *Télémaque*, suivie d'une stricte analyse grammaticale et logique du texte, selon la grammaire de Noël et Chapsal. Ces deux livres : *Télémaque* et Noël et Chapsal, je les ai conservés, et je les regarde parfois très amicalement. Ma mère, voyant que je me plaisais aux aventures de Télémaque, m'apprit, en géographie, celle de la Grèce antique. Elle me fut plus vite familière que celle de la Belgique, puisque celle-ci ne figurait pas dans les romans de Jules Verne. Je connus la Thessalie avant le Hainaut. Pour le surplus, me montrant sa bibliothèque, mon père m'engagea à me régaler de lecture pour en savoir plus long. Heureusement le bon sens populaire légué à ma mère par la servante Trine, se méfiait des excès de lecture. A part l'heure de Télémaque, la matinée appartenait au jardin. Ah ! tout ce que je dois au jardin et à la petite ferme du jardin ! Je me souviens d'un vers de Paul Fort : « Ce que je dois à Moréas ne peut être dit en paroles. . » Mais je remplace *Moréas* par *jardin*.

Cependant, une autre heureuse décision m'envoya suivre le catéchisme au village et en flamand, en vue de la Première Communion. « J'eus dans ma blonde enfance, hélas, trop éphémère — Trois maîtres, un jardin, un vieux prêtre et ma mère. » Cette enfance, grâce à la fantaisie de mon instruction, ne me semble pas avoir été plus éphémère qu'elle ne fut blonde.... Elle est hors des temps, comme l'âge de la préhistoire pour l'homme, parce que le temps ne m'était mesuré ni par des heures, ni par des vacances, seulement par le temps qu'il faisait selon la saison. Le vieux prêtre n'était pas nourri de Virgile et d'Homère, comme celui de Hugo. Il nous servait honnêtement le Catéchisme débité en tranches, comme un boucher débite les saucisses ou le jambon. Cela avec des explications sommaires, une conviction colérique et un fort accent campinois. Ma mère me faisait répéter soigneusement les réponses du catéchisme et se gardait de les commenter, de crainte de m'embrouiller les idées. Elle avait soin aussi, non par système démocratique, mais par simplicité de vie, de me chausser de sabots de bois, comme les petites paysannes. Mais le matin même du jour de ma première communion, quand elle vint me réveiller, les bras chargés de beaux atours blancs, ce fut en récitant la tirade d'Abner : « Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel — Je viens selon l'usage antique et solennel — Célébrer avec vous la fameuse journée.... »

Cette fameuse journée terminait ce que je nommerai mes études primaires. Si bizarres qu'elles fussent, elles me laissaient fort avancée en français, avec des bases simples mais solides en calcul, un flamand livresque très différent de la langue parlée de mon entourage, des bribes d'allemand, et quelques éléments d'anglais dus à la gouvernante d'une famille amie du voisinage. Les notions générales venaient du *Magasin Pittoresque*. Mais la sagesse pateline de cette publication commençait à m'ennuyer profondément. Le hasard de la Collection Hetzel me mit en main *l'Histoire d'un paysan* d'Erckmann-Chatrian. Ce récit de trame et d'expression naïves m'intéressait tant que je me plongeai dans les livres concernant la Révolution Française. La bibliothèque de mon père et celle de mon frère aîné, déjà avocat à cette époque, m'en fournirent abondamment. Je lus

tour à tour vers mes quatorze ans Anquetil et Louis Blanc, Taine et Michelet, *Quatre-vingt-treize* et *l'Histoire des Girondins*. Les différentes manières de raconter les mêmes faits devaient me rendre à tout jamais circonspecte dans mes jugements sur l'Histoire... D'autant plus que la sagesse par procuration, venue de la servante Trine, se fortifiait de ma prédilection pour les fables de La Fontaine. Me voyant captivée par *l'Histoire des Girondins*, Maman me mit en main *Jocelyn*, et je lus d'un trait ce roman en vers. — « C'est bien beau, n'est-ce pas ? » dit-elle. « Oui... oui... je trouve aussi, mais... cette histoire ne tient pas debout, Maman ? ? » — « Comment ? que veux-tu dire ? » — « Mais Maman, ça n'est pas possible. Jocelyn et Laurence avaient vécu longtemps ensemble dans leur refuge. Il devait bien savoir que Laurence n'était pas un garçon ». Et j'émis une objection d'ordre physiologique. Ce souvenir m'est resté sans doute parce que ma mère parut abasourdie. Mais elle eut le bon esprit de ne pas se récrier. Elle dit simplement : « Oui, c'est vrai, mais les poètes ont le droit d'inventer de belles histoires ».

Je reconnais aujourd'hui que, malgré mes remarques réalistes, *Jocelyn* m'a laissé une empreinte profonde. Les premiers vers : « J'étais le seul ami qu'il eût sur cette terre — Hors son pauvre troupeau » ont gardé pour moi un grand pouvoir émotif.

Donc, je lisais. Pêle-mêle avec mes livres enfantins, tout le Théâtre de Corneille y passa, y compris les commentaires de Voltaire reproduits dans l'édition ancienne de mon père. Celui-ci m'offrit aussi tous les contes d'Andersen, illustrés par Yann d'Argent et ceux de Perrault, illustrés par Gustave Doré. La juxtaposition de ces deux noms de métaux précieux à ces contes magnifiques m'a beaucoup fait rêver.

Entre 12 et 17 ans, je lus les *Confessions* de Saint Augustin et celles de Rousseau, la *Nouvelle Héloïse*, *Atala* et *René*. Florian avec *Numa Pompilius*, *Estelle* et *Némorin* succédait au *Contrat Social*, Toppfer se superposait à Daudet, Dickens et Charlotte Brontë, en français, à Loti, dont *le Désert* me passionna. Les *quatre filles du Docteur Marsch*, et même *Zénaïde Fleuriot*, n'entravèrent pas Tolstoï, favori de mon Père. *La Légende des Siècles* s'équilibra avec *le Lutrin*, *la Nuit de Mai* avec *Athalie*. Tout Walter Scott fut dévoré en français et tout Conscience en flamand.

Mais la poésie vivante dont j'avais faim confusément, me fut révélée par Verhaeren. La chance me donnait, comme amie d'enfance, la nièce préférée du poète, la petite Rite Cranleux. Quelle lumière de connaître par elle *l'Almanach, le Vaisseau clair, et Chaque heure où je pense à ta bonté*. Un jour, en vacances à Bornem près Saint-Amand, je rencontrai le poète lui-même.

Tous ceux qui ont connu Verhaeren ont senti sa puissance, son rayonnement de ferveur, de force et de bonté. Il m'a guidée, il a fait publier dans diverses revues mes premiers vers, m'a accueillie chez lui, à Saint-Coud, présentée partout comme sa nièce... Mais cela concerne déjà ma carrière littéraire et non les singulières études secondaires dont je vous entretiens. Seulement, mon initiation poétique est si mêlée à « mes études » qu'il m'est impossible de parler des unes sans mentionner l'autre.

Dès ma petite enfance, j'écrivais ce que je nommais innocemment « des poèmes ». Voyant cela, ma mère fit venir de Paris quatre petits livres d'exercices de versification édités chez Larousse, et mon père tira de sa bibliothèque un vieux dictionnaire des rimes, comprenant un « précis des règles de la versification ».

Dans ma formation, de douze à dix-huit ans, je ne puis passer sous silence la part du terroir, du milieu rustique et des langues étrangères. Le flamand, une langue étrangère pour moi ? Oh ! non... Seulement, aussi régulières que les dictées du *Télémaque*, les deux heures par semaine où l'instituteur m'inculquait grammairie et langue néerlandaises, creusaient un fossé de plus en plus large entre le flamand ainsi enseigné et celui qu'on parlait autour de moi et dont chaque mot représentait une réalité magique du jardin ou du ménage. Vocabulaire limité mais dru et coloré. Pour étendre mon vocabulaire, le bon instituteur me faisait apprendre par cœur des poèmes grandiloquents. L'un d'eux *l'Hivernage en Nouvelle Zemble* eut pour moi un curieux résultat. Mon ignorance de la valeur exacte des termes employés, leur sonorité insolite, donnèrent à cette poésie médiocre une étrange nostalgie, une notion de mystère glacial, de nuit maritime, de neiges éternelles, de misère humaine, qui me précipitèrent vers les volumes du *Tour du Monde* de mon père, et me firent y rechercher tous les récits d'exploration polaire que je repérais attentivement dans le grand Atlas. L'expédition de

Ross en Antarctique et le nom d'Erebus, donné au grand volcan me ramenaient à Télémaque, à la mythologie, et bientôt je dénichais dans la bibliothèque de mon frère aîné, Homère, traduit par Leconte de Lisle. Ainsi, les semences, jetées par le vent du hasard, dans mon instruction en jachère, foisonnaient-elles d'une manière bien capricieuse. J'avais la mémoire nette et avide. A côté des deux cartes montrant le Pôle nord et le Pôle sud, l'Atlas comportait deux cartes sidérales, le ciel du Sud et celui du Nord... C'est ainsi que le dictionnaire m'apprit que le mot *Atlas*, est le nom d'un géant condamné à porter le ciel sur les épaules. J'ai raconté ailleurs l'histoire de mon amitié pour l'architecture gothique. Je me permets de la rappeler en quelques mots, car elle a aussi comme point de départ, un terme mal compris : il s'agit de la ville de Gand, nommée dans un poème romanique flamand « bourgeon de noble sang ». Mais le mot bourgeon — *spruit* — signifiait aussi dans le flamand que je parlais, chou de Bruxelles. L'énigme de cette ville nommée chou de Bruxelles, resta pour moi mystérieuse jusqu'au jour où j'observai la cuisinière fendant longitudinalement l'un de ces légumes. Je remarquai alors la forme des feuilles non-développées, disposées en minuscules ogives, et d'un vert doré : ainsi avais-je vu, par un jour de grand soleil, la cathédrale d'Anvers. Alors ce Gand que je n'avais pas visité, était aussi comme cela ? Plus tard, j'ai vu Saint-Bavon.

Le pont entre le flamand parlé et le flamand enseigné fut jeté par l'œuvre de Conscience, mais il me fallut les poèmes de Gezelle pour apprécier l'irremplaçable trésor légué — via ma mère — par la servante Trine, si proche qu'il fût de mon amitié pour La Fontaine, dont l'importance est je crois si grande dans l'enseignement et que je lisais avec passion et ténacité.

Cependant, la drôle de fillette que j'étais, mi-rustique mi-intellectuelle, éveillait l'attention de ma parenté. Mon cousin aîné, Paul de Reul, m'offrit l'*Histoire de France* de Bordier et Charton, riche en citations littéraires bien choisies, puis, voyant que je savais un peu d'anglais, il me donna *Alice in Wonderland*. Quel contre-poison au romantisme où s'attardaient les goûts littéraires de mon frère aîné ! Paul de Reul me donna aussi une anthologie de poètes anglais, en me recommandant Swinburn.

L'ode à Artémis me valut une de mes plus grandes émotions poétiques. Cette fois, je m'emparai d'un dictionnaire, et je découvris la valeur de la rime, par la nécessité de prononcer de même des mots orthographiés si diversement. Paul de Reul me remit aussi un petit recueil allemand : le *Buch der Lieder* de Heine, et un exemplaire — en français — de *La Tempête* de Shakespeare. Je dois beaucoup à Paul de Reul. Quant à mes essais de poèmes, je les savais encore bien maladroits et bien imparfaits. Jamais je ne les lui montrais. Je craignais son sens critique et sa clairvoyance, et je sentais la lumière de poésie en moi, encore trop vacillante pour ne pas s'éteindre au moindre souffle.

Pour la transformer en flamme, il fallut la grandeur et la chaleur de Verhaeren, sa vivifiante générosité. Il me fallut la découverte, par un de mes cousins, de Verlaine et l'anthologie de Van Bever et Léautaud, avec *Le Bateau ivre*. Il me fallut la révélation fortuite des *Serres chaudes*. Je ne puis, même aujourd'hui, après tant d'années, évoquer sans une sorte de bouleversement sur lequel il serait trop long de m'étendre, cette émotion-là. Les seuls mots « *O serre au milieu des forêts...* » Silence. Il est des talismans, dont on ne peut s'expliquer le pouvoir.

Dans les années où des études régulières m'auraient vue en troisième, en seconde et en rhétorique, et par une curieuse alliance des lieux et de l'objet, je revois les endroits exacts où les grands plaisirs poétiques m'ont atteinte. *Il pleure dans mon cœur* me fut cité dans tel sentier de mon jardin natal, à côté de tel arbre que je vois encore aujourd'hui par la fenêtre de la chambre où j'écris ces lignes.

Deux ou trois vers d'une *Scène au crépuscule* d'Henri de Régnier furent dits par quelqu'un, dans un groupe de jeunesse, au bord de la mer du Nord, à marée basse, sur la plage, après le coucher du soleil ; *Le Bateau ivre*, je l'ai lu un soir d'hiver, dans la salle où nous nous tenions, et la bouilloire chantait sur le poêle... Ces souvenirs, si précis, sont trop nombreux pour être énumérés. Cependant je vous en raconterai un encore, si intense, qu'il a persisté jusqu'aujourd'hui. Il s'agit de musique. Je barbotais, depuis mes sept ou huit ans, et avec l'instituteur, dans l'innocente méthode Schmoll pour le piano, quand un jeune avocat ami de

mon frère aîné dit à mes parents : « Cette petite est douée, mettez-la donc à tel cours de piano, à Anvers ! »... Ainsi fut fait. La chance me donna une excellente pédagogue musicale, au langage défectueux. A la moindre erreur de notes ou de mesure, elle se récriait, désolée : « *Och ! petite fille toch !* ». Au bout de quelques mois de redressement, elle dit : « Maintenant, je vais te donner du Bach ! » — « Qu'est-ce que c'est, Bach ? » demandai-je ingénument. — « Bach ? Bach ? C'est le pain blanc du pianiste. » Et elle me fit étudier une « Invention »... Il y a de celà près de soixante-cinq années, et le génie de Bach crée encore pour moi la senteur d'un pain de fine farine sortant tout chaud du four, le parfum d'un champ de froment mûr, sous un violent midi de juillet.

Ma période d'enseignement secondaire fut terminée soudain par une grave maladie. Une typhoïde, dont le délire m'a laissé un souvenir de duplication. Une moitié de moi-même, là, au lit, en proie aux réalités de la souffrance, l'autre, libérée de pesanteur et associée au tournoiement de la neige et de la pluie, car on était en hiver. J'avais dix-sept ans. L'âge universitaire.

Après, l'un de mes cousins, qui avait du goût, me dit de m'abonner au *Mercur de France* ; Paul de Reul me révéla la peinture des Primitifs flamands, et me donna Balzac. Verhaeren m'initia aux Impressionnistes français, en me menant à la Galerie Durand-Ruel. La lecture que je n'abandonnais plus au hasard, me donnait Maeterlinck, Remy de Gourmont, et les romans scandinaves.

Ah ! il est bon de scruter une vie, comme on scrute l'aubier d'un arbre, où chaque année dessine autour du cœur un anneau dont les lignes sont plus ou moins marquées selon l'aridité ou la fécondité des saisons ; mais il serait encore plus passionnant de suivre longitudinalement une veine du bois, depuis l'origine dans la racine, jusqu'au sommet, là où les branches sont si légères et les feuilles si fines que seuls peuvent s'y poser le vent et le soleil, la neige et la pluie, la lumière et la nuit, comme je viens de tenter de le faire bien imparfaitement, pour trouver la ligne vitale qui m'a conduite, malgré ou à cause d'une instruction fantaisiste à la profession d'écrivain.

La Genèse de « Au Cœur des Blés »

d'après les manuscrits de Hubert KRAINS,
1909-1934.

Peu d'œuvres littéraires ont été aussi patiemment travaillées que le roman publié par Hubert Krains quelques semaines avant sa mort. Les manuscrits que possède l'Académie royale de langue et de littérature françaises ⁽¹⁾ et ceux que détient encore en Hesbaye M. Jean Collette-Vigneront ⁽²⁾ attestent que cette narration revue, amplifiée ou remaniée à plusieurs reprises ne trouva sa forme définitive qu'au bout d'un quart de siècle. Encore l'auteur, trop exigeant, ne se résolut-il à la publier que sur les sollicitations instantes de ses amis ⁽³⁾. « Quant à mon petit roman », écrivait-il à D. Denuit, le 8 décembre 1930, « je le sors de temps en temps de son tiroir... C'est un drôle de petit monstre que j'aurai beau lécher, je crois ; ours difforme il est né, ours difforme, il restera probablement ». Il est passionnant de se pencher sur le copieux ensemble de documents et d'assister à la lente éclosion d'un récit remarquable autant par l'équilibre des proportions que par la vigueur expressive.

La Rousse.

Grâce au soin que le conteur a pris de dater les liasses des trois versions initiales, nous découvrons que le canevas fut établi

⁽¹⁾ Cinq manuscrits numérotés 8, 22a, 22b, 25 et 26 dans le dossier Krains et trois remaniements du texte, paru en janvier-février 1932 dans la revue « *Le Mercure de France* ».

⁽²⁾ Deux versions de « La Rousse », titre primitif de l'œuvre, et des fragments relatifs à la guerre mondiale 1914-1918.

⁽³⁾ D. DENUIT, *Hubert Krains*. Édition revue, 1936, p. 75.

du 17 avril au 13 août 1909 et s'intitulait « La Rousse » (1). Il comporte 31 feuillets in-8°, crayonnés d'une seule venue. C'est le squelette de l'action, réduite à l'histoire de la famille Nicolet. Il demeura inchangé sous les rédactions qui suivirent. Aussi ne croyons-nous pas inutile d'en dégager l'essentiel.

Six frères et sœurs, cinq célibataires et un veuf sans enfant, exploitent une ferme sous la direction âpre et despotique de Lalie, cerveau de la famille. Le démon de Midi souffle sur Bernard, le plus énergique des frères. Follement épris de La Rousse et instigué par elle, le paysan indigne exige la terre des « Cinq Bonniers » comme part d'héritage, puis, l'ayant à grand' peine obtenue, s'empresse de la vendre pour exploiter un café à Liège avec celle qui est devenue sa femme. Scandale et malédiction de la famille... Les années passent ; des morts surviennent. Ruiné, déçu dans son amour, il cherche un asile dans la maison paternelle qui se ferme devant lui. La rancune de l'aînée n'a pas désarmé : « Il nous regrettera avec des ongles de fer ». Le proscrit sans ressources est abandonné à sa solitude.

Le schéma de 1909 raconte froidement ces faits cruels. Le grand mérite du texte réside dans son énergique concision. Lalie et Bernard exceptés, les personnages se différencient à peine ; la sœur cadette, Mathilde, n'est même pas citée, tandis que demeurent étrangers à la trame le village et ses habitants.

L'ébauche fut remaniée l'année suivante (fonds Krains à l'Académie, *manuscrit n° 26*). La phrase finale porte la date du 11 mars 1910 (2) et les cinquante-cinq feuillets se divisent en neuf chapitres. La nouvelle est solidement construite, la dispute chez le notaire formant le point central. Les épisodes dont l'auteur a enrichi l'intrigue font ressortir les caractères ou introduisent une note de pittoresque dans l'âpreté du drame paysan.

Les plus remarquables de ces épisodes sont la visite que fait la sœur aînée à Maître Pirart (3), l'ancien patron et amant de La Rousse pour inciter ce dernier à la vengeance (fin du ch. IV), la

(1) *La Rousse*. Version I (Collection de M. Jean Collette-Vigneron).

(2) Le premier feuillet — et la date initiale — manquent malheureusement.

(3) Appelé dans les versions successives Goffin, Malvaux, Pirart et Lambroux, nom choisi dans le texte édité. La scène fut plusieurs fois remise sur le métier.

générosité que montre envers les petits loqueteux Bernard, transformé par l'amour ⁽¹⁾, et la démarche qu'entreprend le paisible Philippe, en vue de ramener son frère (ch. VIII). Apparaît alors la figure du Bossu, dont l'insouciance rieuse contraste avec l'acharnement au travail des Nicolet. Peut-être l'auteur insiste-t-il trop sur leur avarice sordide (f. 52). Il a gardé la fin saisissante par son laconisme. « Afin de bien montrer que son cœur était fermé à tout jamais pour le frère maudit, elle lança un anathème définitif dans la nuit glaciale :

Chien ! »

Deux mois à peine s'étaient écoulés que Krains remaniait à nouveau le texte. Ce travail l'occupa du 25 mai au 17 août 1910 ⁽²⁾. L'œuvre comporte à présent dix chapitres, le quatrième ayant été scindé avec raison ⁽³⁾. La narration plus vive, plus imagée se développe sur 75 feuillets. Les mentalités des frères Pierre et Jean (devenus ensuite Prosper et Michel) se dessinent avec netteté, le premier, sournois et entêté, entièrement dévoué à la sœur dont il offre une réplique affaiblie, l'autre, violent et miné par la tuberculose, qui l'abattrà dans la cour de la ferme, un soir d'orage.

Les figures de Philippe et Mathilde s'estompent quelque peu devant la puissante rudesse des autres, mais ils acquièrent déjà leur physionomie qui se nuancera dans la suite ; l'un, conciliant, a des éclairs de générosité, la seconde a gardé une âme sensible que les besognes journalières et la tyrannie de l'aînée n'ont pas étouffée. Des scènes s'enrichissent de détails qui en accroissent l'intensité (la famille débattant chez le notaire Marchot les exigences de Bernard, ch. VI du mst, f. 32-33). Certaines péripéties cèdent la place à des incidents mieux liés au drame. Le révolté quittait la maison, après avoir blessé son puîné qui l'espionnait (ch. III du man. précédent, f. 13-16) ; ici, la querelle avec Lalie (ch. IV, f. 19) dénoue plus naturellement une situation tendue ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ F. 30-31, ch. V in fine.

⁽²⁾ Dates figurant au début et à la fin de la 2^e version autographe de *La Rousse*, en possession de M. J. Collette-Vigneron.

⁽³⁾ Le conseil de famille Nicolet est séparé des menées de Lalie auprès de Pirart.

⁽⁴⁾ La scène est détaillée dans le manuscrit de « *Frères et Sœurs* », mais les éléments sont puisés dans le f. 14 de la version présente.

Les additions marginales ou interlinéaires que l'auteur a crayonnées, d'une écriture hâtive et peu déchiffable, attestent une revision soignée qui pourrait coïncider avec la rédaction du nouveau chapitre terminant l'œuvre. Les cinq feuillets, datés du 3 août 1911, ramènent l'intérêt sur la victime. Bernard, désespéré, songe à se pendre dans le hangar de la ferme, mais l'accordéon du Bossu errant dans la nuit glacée ranime son énergie et le fait se redresser devant l'épreuve. Il « mesura d'un regard avide l'espace immense et les froides étoiles et s'enfonça dans la plaine.

A la grâce de Dieu ! » (ch. X, f. 75).

Frères et Soeurs.

A partir de septembre 1911, la maladie força l'écrivain à interrompre durant plusieurs mois son activité. Les manuscrits de « Frères et Sœurs », non datés, que possède l'Académie, offrent deux textes *identiques*, écrits, l'un par l'auteur même (man. n° 25 ; 87 feuillets in-8°), l'autre par *une main inconnue* (man. n° 8 ; 55 feuillets gr. 4°) (1) ; ce dernier subit d'ailleurs des revisions et les écritures se distinguent nettement. Le titre assez incolore, que porte à présent l'œuvre, répond davantage à son contenu. Car, si La Rousse provoque le désaccord familial, le personnage n'est qu'effleuré et l'intérêt se concentre sur la querelle qui met aux prises les Nicolet.

Les deux versions furent rédigées au plus tôt en 1913, si l'on en croit le témoignage de Hubert Stiernet qui affirme avoir entendu son ami intime lui lire, cette année, le récit sous l'appellation ancienne (2). D'autre part, aucune allusion à la guerre mondiale ne se découvre encore dans le texte même, ce qui fait remonter « Frères et Sœurs » à une époque de peu antérieure à la catastrophe qui s'abattit sur notre pays.

Dans ce remaniement, l'auteur s'évade d'un réalisme trop minutieux. Des scènes s'allègent. La beuverie, à laquelle Philippe est entraîné au chapitre VIII (man. 25, f. 45-47), revit, le lende-

(1) Au témoignage de familiers, il ne s'agit pas de Mme Juliette Krains, sa femme.

(2) Article sur H. KRAINS dans l'*Annuaire de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*. 1937, p. 117.

main, dans ses souvenirs au lieu d'être longuement décrite ; quelques détails seuls subsistent, mais évocateurs. Le cadre de l'action s'élargit ; des personnages épisodiques interviennent. Maître Richard, fermier rusé, est consulté par Lalie (1), se méfiant du notaire qu'elle soupçonne acheté (man. 25, f. 48-49), tandis que Ferdinand le Bossu, incite Bernard, assombri par la rupture, à profiter de l'existence (*ibid.*, f. 56-57) :

« Vous serez bien avancé quand vous serez comme cette bête-là !

» Il montrait une taupe morte, qui pourrissait sous les ronces, couverte de mouches bleues ».

Un caractère est mis en lumière et il joue un rôle important à la fin du drame : celui de Philippe. Influencé par l'exemple de l'aîné, il a succombé à la tentation charnelle, s'est enfoncé dans le péché jusqu'au moment où la grande mission, prêchée au village, le convertit (*ibid.*, f. 72-76). Il vivra désormais sa religion en profondeur. Quand l'aîné se retire après le refus de Lalie, il s'échappe de la ferme pour le rejoindre dans la campagne et lui apporter des vêtements et ses économies. Il « venait de se hausser jusqu'à la suprême sagesse..., l'âme ravie à l'idée qu'à leur première rencontre, le curé auquel il contera cette aventure, lui ouvrirait généreusement sa tabatière et dirait :

« Philippe, vous irez au Paradis ! » (man. 26, f. 86-87).

Cette fin édifiante, qui s'harmonise peu avec le rude climat de l'intrigue, a, de plus, le tort de mettre trop en évidence un personnage resté jusqu'alors secondaire. S'étonnera-t-on qu'elle n'ait pas satisfait le romancier qui se doublait d'un critique lucide ? Se penchant plus tard sur le texte non autographe (man. n° 8), il sacrifiera cet épisode et fera découvrir dans la campagne, lors de la fonte des neiges, le corps gelé de Bernard. « Il était couché sur le dos, les yeux mi-ouverts..., la figure apaisée. Il dormait enfin d'un sommeil sans rêve » (f. 53 verso).

Le *manuscrit révisé* (Acad., man. n° 8) mérite une attention particulière. Les notes, griffonnées au crayon qui le surchargent

(1) C'est l'ébauche des visites au mayeur Bellefroid et à M^r Destckay, un des meilleurs passages du roman édité (ch. IX, pp. 63-73).

sont d'importance plutôt mineure. Il en va autrement des additions et corrections rédigées à l'encre sur les feuillets ou au verso.

Les douze premiers chapitres, le neuvième excepté ⁽¹⁾, sont presque définitifs et atteignent déjà la sobriété expressive qui nous frappe dans le texte publié. Si des épisodes peu utiles sont écartés — la belle-sœur de Maître Buisson et son secret (f. 24), la famille Nicolet, comptant, le soir, ses économies (f. 46) — une autre physionomie apparaît, celle de M. Destokay, notable villageois dont Prosper sollicite les conseils avant la seconde réunion chez le notaire (f. 33 verso). Celle-ci se termine par la rupture et le désarroi de Bernard, devenu la « branche pourrie ». L'auteur insiste sur le regret que ressent le paysan à la pensée de quitter le terroir où il a vécu — « ici, au cœur des blés, où son être avait poussé toutes ses racines » (f. 36). — La phrase, ajoutée ici, suggéra plus tard à Krains le titre évocateur que prit enfin le roman.

Les chapitres qui suivent (XIII à XV) sont profondément remaniés. Celui de la Mission, en particulier (ch. XV), se dégage d'un contexte qui l'affaiblit ⁽²⁾ et ressort dans son âpre grandeur à laquelle participe le village entier. D'autre part, les noces de l'aîné réveillent en l'âme de Mathilde les souvenirs d'un amour de jeunesse qui lui confère une personnalité inconnue et touchante (verso des f. 42 et 43). Ces transformations, humanisant les acteurs, introduisent un air moins confiné dans le déroulement du récit.

De quand date la revision ? L'allusion marginale du feuillet 51 aux rafles de chômeurs, que les Allemands pratiquèrent de fin 1916 à l'armistice, nous fournit le *terminus post quem*. Peut-être ce travail est-il contemporain de la première rédaction des *feuillets relatifs à la guerre* et à ses suites que nous avons découverte dans les papiers légués à M. Jean Collette-Vigneron ⁽³⁾.

(1) Les consultations de M. Bellefroid et Destokay ne sont qu'ébauchées, la seconde surtout. L'entrevue entre Lalic et Lambroux (ch. V) se termine autrement que dans la narration finale.

(2) Suppression des f. 45 et 46, remplacés par un nouveau texte qui dépeint les remords de Philippe, prisonnier d'un coupable amour.

(3) En tout quinze pages écrites sur onze feuillets de grand format.

Une phrase de ce texte le fait remonter à 1922 environ ⁽¹⁾. Il diffère sensiblement de la version définitive. Des incidents qui s'y trouvent racontés — la mort de Philippe, abattu dans le clocher par le feu d'une patrouille ennemie, son ensevelissement, la nuit, par le Curé et le Bossu, unis dans l'œuvre charitable — seront repris et amendés dans la suite, tandis que d'autres faits, d'intérêt contestable, seront sacrifiés ⁽²⁾. Il semble que l'auteur ait songé à faire disparaître Prosper et Lalie, les deux Nicolet survivants, sous les coups de malfaiteurs dévalisant la ferme. Projet dont ne subsiste aucune trace dans les deux rédactions autographes de « Au Cœur des Blés » que possède l'Académie (man. 22 a et 22 b). Elles marquent une étape décisive dans l'établissement du texte.

Au Cœur des blés.

L'œuvre a maintenant reçu le titre imagé qui s'accompagne de la citation de Villon :

Toute chose (si par trop n'erre)
Voulientiers en son lieu retourne.

Enrichie des péripéties relatives à la guerre, amendée en plusieurs chapitres (le cinquième et le neuvième surtout), elle s'est transformée en un véritable roman, tant par l'étendue de la narration que par la complexité des épisodes et caractères. Le drame des Nicolet qui demeure à l'avant-plan s'accompagne d'un tableau de mœurs villageoises à une époque où elles gardaient encore leur primitive rudesse. Mais, de-ci de-là, un souffle de poésie aère le récit. Krains nous montre que ces ruraux ne sont pas insensibles au charme d'un soir d'été, à la mélancolie de chansons populaires. « Entendues de loin, dans la nuit, sous un ciel plein d'étoiles ... ces voix frustes atteignaient à la plus haute poésie... elles devenaient... la voix du pauvre cœur humain qui aspire toujours et toujours... » ⁽¹⁾. Le pessimisme des premières

⁽¹⁾ « Trois ans s'étaient écoulés depuis l'armistice », lit-on à la page 15.

⁽²⁾ L'épisode de la caisse que les paysans déterrent, craignant la moisissure pour leurs billets (p. 8-9).

⁽³⁾ *Au Cœur des blés*, 1934 (Thone, éd.), p. 100.

versions s'est tempéré. Tel épisode — l'enterrement de Philippe — révèle la nature humaine sous un bien autre jour que la froide vengeance de la sœur aînée. Et de nobles figures se dessinent (le « petit » Georges », M^r Destokay) qui rachètent les calculs sordides et la haine de la famille divisée. Longtemps embarrassé par le dénouement qu'il esquive dans *Le Mercure de France*, l'auteur imagine enfin le hasard malheureux qui cause la perte de Bernard et châtie la coupable par des remords inutiles.

Il s'est préoccupé aussi de mêler davantage à l'intrigue la vie collective du milieu rural.

Les noces provocantes de Michel (ch. XIV) se déroulent dans le village en liesse, tandis que Prosper et Lalie ferment leur porte comme s'ils prenaient le deuil. La mission paroissiale (ch. suivant) n'est pas moins saisissante ; les sermons enflammés du Récollet impressionnent l'auditoire dont les réactions sont sobrement décrites, mais avec quelle vérité... « Le maréchal avait retrouvé dans sa cour, le matin, une houe qui lui avait été volée et Mme Destokay jugeait que le Bossu, qui, depuis quelques jours, ne courait plus les cabarets, pourrait bien « se recroire » (1). Enfin, les inquiétudes devant la guerre menaçante rapprochent les esprits alarmés qui communient dans les mêmes espoirs et les mêmes craintes (début du ch. XVI). Mais beaucoup retomberont dans leur égoïsme sous la longue occupation étrangère.

D'autres acteurs interviennent. Les temps difficiles font surgir une figure odieuse, celle de Durdut, le trafiquant sans scrupule dont la réussite contraste avec le sacrifice du « petit Georges », le chanteur de romances populaires, parti comme volontaire de guerre et tombé face à l'ennemi. Prosper et Lalie ne manquent pas de s'enrichir, sans veiller davantage à leur bien-être (ch. XVIII). Bernard, de son côté, exilé à la ville, n'y a rencontré que revers. Ruiné, sa femme le trompe avec des Allemands et il craint que ceux-ci ne l'envoient dans les mines de sel en Galicie. Désespéré, le paysan retourne à la ferme natale, mais s'y heurte au plus brutal des refus (ch. XIX). Prêt

(1) *Au Cœur des blés*, 1934, p. 112.

d'abord à se détruire il surmonte son abatement et quitte le village pour toujours.

Voilà les péripéties que narrent les deux versions manuscrites de « Au Cœur des blés ». L'une d'elles (Académie, man. de Krains 22a) nous montre des textes en pleine élaboration et précède visiblement celle dont le contenu fut reproduit par *Le Mercure de France*, en janvier-février 1932. Le gros cahier de 157 feuillets porte en tête l'hommage autographe à M. Désiré Denuit, que l'auteur annonce à son ami dans la lettre du 8 décembre 1930, ce qui permet de situer après cette date la transcription du texte.

Voyons maintenant l'écrivain au travail dans les épisodes qu'il met au point avant de les soumettre à la critique et aux lecteurs.

Les menées de Lalie auprès de Lambroux, d'abord (ch. V). Elle veut pousser le vieillard trompé à abattre le couple qui l'a trahi ; mais, découragée par la lâcheté de son interlocuteur, elle n'insiste pas et se retire (man. 22 a, 1^{re} version). Ce dénouement est bientôt modifié. Montrant le fusil accroché au mur, elle se ravise soudain, craignant la dénonciation du coupable arrêté et le scandale ⁽¹⁾. Enfin, dans le man. 22b, la scène se termine par le coup de théâtre qui laisse la visiteuse interdite. A l'injonction : « Un homme doit se venger ! », le fermier indigné répond : « Va-t-en ! » et montre la porte à l'instigatrice.

Le chapitre IX se trouve amplifié et animé d'une vie plus pittoresque. Il accorde plus d'importance à deux personnages ; le mayeur Bellefroid, à qui tout réussit ⁽²⁾, et M^r Deskotay, rentier aisé, l'intellectuel du village. Le romancier s'est plu à représenter ces caractères, le second surtout qu'il entoure de sympathie, peut-être parce qu'il lui a conféré un peu de sa propre mentalité.

Une addition particulièrement heureuse est ce chapitre XIV, où, par une nuit d'été, Mathilde et Philippe, réunis au jardin se découvrent l'un à l'autre, presque sans paroles, la solitude

(1) Fonds Krains à l'Académie, man. 22a, 2^e version.

(2) « Des gens qui vivent dans une pareille opulence ne devraient jamais mourir », pense LALIE (*Au Cœur des blés*, 1934, p. 64).

de leurs âmes privées d'affection : « C'était une nuit pure de fin d'août, une de ces nuits langoureuses où se combinent toutes les ardeurs de l'été qui s'en va avec les nostalgies de l'automne qui s'annonce » (1). La sœur revit dans ses souvenirs l'unique amour de sa jeunesse que l'âpreté de l'aînée lui interdit de satisfaire et qui se termine tragiquement par le suicide de Valère, le fiancé. Krains s'est inspiré ici, surtout dans la première version (man. 22 a) d'une nouvelle « Simon », écrite en 1911 et restée inédite (2). Mais il a déchargé Mathilde de toute responsabilité, même indirecte, dans le dénouement. Par l'émotion contenue et le réalisme teinté de poésie, l'épisode est un des meilleurs qu'il ait narrés.

La partie qui traite de l'invasion allemande et de ses conséquences occupe trois chapitres (XVI à XVIII) et le début d'un quatrième (XX) (3). Son insertion dans la trame du récit semble avoir quelque peu embarrassé l'écrivain, à en juger par les remaniements qu'il lui fait subir (4). Il l'a débarrassée de toute longueur inutile, l'a réduite aux faits essentiels et, en quelques pages, a tracé un tableau fidèle de l'occupation avec ses laideurs et ses noblesses. La mise en terre de Philippe, abattu par une patrouille ennemie, est un des sommets du livre. Les détails brutaux (l'échine du cadavre est brisée pour l'enfermer dans le cercueil improvisé), les péripéties accessoires (les reproches de la servante du pasteur) disparaissent dans la rédaction finale où chaque mot porte, chaque phrase a sa puissance évocatrice :

— « Nous avons donné une sépulture chrétienne au pauvre Philippe.

— « Oui, répondit la femme... oui... avec un beau monsieur... Et demain...

(1) *Au Cœur des blés*, 1934, p. 99.

(2) « Simon » existe en deux versions autographes dans les documents gardés par M. J. Collette-Vigneron. Toutes deux écrites dans le 1^{er} semestre 1911, elles comprennent l'une soixante-cinq feuillets, l'autre soixante-trois.

(3) En tout 25 pages de l'édition Thone, p. 115-137 et 147-148.

(4) Quatre et même cinq versions de certaines péripéties ; des détails sont transposés, d'autres sacrifiés, lors des revisions.

« Cette nuit là, M. le curé pria beaucoup et ne dormit guère ⁽¹⁾.

Dans *Le Mercure de France*, l'incertitude plane sur le sort du frère repoussé. L'épilogue ne compte que treize lignes : des années ont passé, l'oubli tombe lentement sur les passions humaines. Cette fin en sourdine laisse Krains mécontent. Avant l'édition en volume, il soumet le texte, paru dans la revue, à une dernière revision, y introduit plusieurs additions peu importantes ⁽²⁾, élimine de-ci de-là un terme impropre (« blouse » remplacé par « sarrau »), mais surtout il se préoccupe du dénouement. Dans la campagne dénudée où Bernard s'éloigne, il introduit la « meule sombre » se profilant à l'horizon, seul abri que découvrent les yeux de l'homme désespéré, et c'est vers elle qu'il se dirige tout naturellement pour s'y reposer et se protéger du froid. La pipe qu'il allume alors, « moitié pour calmer sa faim, moitié pour se récompenser d'être redevenu un homme raisonnable », causera l'incendie où il périt, victime de son imprudence. Seule, Lalie sait à qui appartiennent les ossements calcinés, trouvés le lendemain, et le remords la ronge, car elle s'imagine que Bernard s'est suicidé. Puntion que sa conduite a logiquement amenée...

Quelques années après l'armistice, dans le village transformé et méconnaissable ⁽³⁾, les trois survivants : le charron, le tailleur et le maréchal, attablés au cabaret raniment leurs souvenirs : le sinistre dans la nuit d'hiver et le squelette gisant dans les cendres. Qui est mort ? Le mystère subsiste, mais l'agonie pénible de Lalie a frappé l'entourage. Ce remaniement, écrit par Krains à la plume après le texte imprimé dans *Le Mercure de France* (fonds Krains à l'Académie, nos 37 et 24) ⁽⁴⁾ couronne dignement l'œuvre austère et atteste que les soixante-dix années de l'auteur n'ont en rien affaibli son talent...

Ainsi, la narration a pris l'ampleur d'une fresque puissante, évoquant la vie campagnarde au début du siècle. Dans cette

⁽¹⁾ *Au Cœur des blés*, 1934, p. 128.

⁽²⁾ Sauf la page relative au passé de Mathilde (édition Thone, p. 103, l. 26 à p. 104, l. 25).

⁽³⁾ L'écrivain déplore ce changement qui enlève à la bourgade sa personnalité (début de l'épilogue).

⁽⁴⁾ Le cahier n° 27 du même fonds ne contient qu'une revision partielle.

étude, nous nous sommes attaché au contenu plutôt qu'au style, lequel mériterait un examen détaillé, car sa concision et sa vivacité furent le fruit d'un lent effort, dirigé par un goût sans défaillance. Fait remarquable, la discipline que s'est imposée le créateur, n'a pas refroidi son inspiration. C'est un trait qui le rapproche des grands classiques et lui assure une place de choix dans notre histoire littéraire.

René CHAUX,
Conservateur adjoint à la Bibliothèque Royale.

Chronique

Une Exposition Hubert Krains

A l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la mort d'Hubert Krains, une exposition a été organisée à la Bibliothèque Royale groupant des manuscrits, des autographes, des éditions rares et des souvenirs de l'auteur du Pain Noir. Voici le texte du discours prononcé, au nom de l'Académie, par M. Constant Burniaux, lors de l'ouverture de cette exposition, le 3 avril 1959 :

Quel réconfort de pouvoir rendre hommage, dans notre monde littéraire un peu farfelu, à un homme comme Hubert Krains, un homme si simple, un écrivain si vrai.

Hubert Krains — qui fut désigné par le roi Albert pour faire partie de notre Académie de littérature française lors de sa fondation — Hubert Krains est avant tout l'homme d'un pays. S'il a quitté un jour sa Hesbaye natale, ses rêves nostalgiques lui sont toujours demeurés fidèles.

L'auteur du *Pain noir* a mis du temps à devenir un écrivain. Il commence par regarder son pays. Il contemple sa Hesbaye en été, recouverte d'un « opulent manteau d'or » ; en automne, toute gluante de boue argileuse ; en hiver, silencieuse et blanche ; au printemps, pareille à un immense jardin. Il observe les gens aussi. Il sourit à ceux qu'il va choisir. Il a déjà 29 ans lorsqu'il publie, sous le signe d'Eekhoud et de Flaubert, *Les Bons Parents*, une lugubre histoire dans le goût de l'époque. Mais il se débarrassera vite de tout ce fatras romantique où l'on devine un observateur aigu, un psychologue attentif et un créateur d'atmosphères qui a parfois le sens du drame.

Le sens du drame : voilà l'une des forces secrètes de Krains. Elle se manifeste dans le volume suivant, *Histoires lunatiques*, et singulièrement dans la nouvelle intitulée *Un Réveillon*. Cette belle nuit de Noël, avec ses ors et ses noirs qui résonnent dans le silence, ferait la joie d'un illustrateur.

Le sens du drame est l'une des forces secrètes de Krains ; l'amour

de sa contrée natale en est une autre. Son séjour de 16 années en Suisse et ses nombreux voyages n'ont fait qu'exalter cet amour. N'écrit-il pas, comme pour lui-même, en parlant, dans ses *Portraits d'écrivains belges*, de Demolder exilé en France : « Son amour (pour son pays d'origine) se renforce de tous les regrets que sa perte lui cause. Il est par conséquent dans l'état psychologique le plus favorable pour en parler avec éloquence ».

Voilà pourquoi le séjour en Suisse nous vaudra trois bons livres : *Amours rustiques*, *Le Pain noir*, et *Figures du pays* où s'affirme, avec maîtrise et discrétion, l'originalité de Krains.

Le Pain noir, son chef-d'œuvre, fut traduit en russe, en néerlandais, et eut trois éditions successives. Ce « petit bouquin », comme l'appelait le cher vieux maître dans une lettre qu'il m'adressa au sujet du populisme ; ce petit bouquin, où il décrit le genre de mort qui l'attendait trente ans plus tard, est un véritable roman. Il contient une évolution psychologique magistralement nuancée, celle de Leduc ; il est rigoureusement construit jusque dans ses moindres détails. Présentée dans ses traits essentiels par tableautins durement dessinés, *Le Pain noir* est une histoire banale au fond, et sèche. Il n'y a que les hommes et la terre. La terre est partout présente, en toutes saisons. La psychologie des personnages, généralement taciturnes, est contenue dans leurs paroles et dans leurs attitudes. Même épisodiques, ces personnages sont dépeints avec précision. Tout est sobre et net. C'est du beau travail, du travail honnête, solide et fait pour durer. Krains est un visuel : il voit les choses qu'il décrit, il voit aussi son style, mais il ne l'entend pas ; de là vient que sa prose n'est pas toujours harmonieuse. Elle est composée de petites phrases nerveuses, haletantes, insinuan-tes, et qui plongent profondément dans l'âme des hommes. Une force, aveugle et mauvaise, écrase les personnages du *Pain noir*. Ces ombre taciturnes paraissent nées sous le signe d'une mélancolie sans espoir. Schopenhauer est dans la coulisse. On l'entend murmurer : « La vie est une lutte pour l'existence avec la certitude d'être vaincu ».

Le livre suivant, *Figures du pays*, est à la fois plus optimiste, plus pathétique et encore plus concis. Ce sont des nouvelles naturellement construites, exactement équilibrées. La meilleure paraît être celle qui s'intitule *Le Phosphate*. L'amitié y est peinte avec une vigueur émouvante, avec une rare finesse.

Après les *Figures du pays*, Krains est demeuré treize ans sans rien publier. Pourquoi ? Je me le suis demandé. Je l'ai demandé à d'autres. Je l'ai même demandé à Madame Krains. Tous m'ont parlé de travail administratif, de nombreux articles, de la guerre.

Au sortir de ce long silence, Krains nous offre *Mes Amis*, un livre limpide et spirituel qui lui vaut le Prix Triennal. L'auteur du *Pain noir* s'est, une fois encore, transformé. L'amitié, qu'il avait dépeinte dans *Figures du pays*, il la remet en scène dans ce nouveau récit, mais parée de couleurs plus fines et plus claires. Krains, le sombre pessimiste, paraît avoir perdu son âpreté. S'il ironise encore, il n'en souffre plus. Il a l'air d'un Jules Renard moins sec que le vrai, plus heureux. Ces nouvelles pages sont entièrement d'accord avec leur titre admirable, *Mes Amis*. Krains regarde ses héros avec une tendresse amusée. Il paraît plus présent qu'il ne l'était autrefois, plus confiant aussi, plus content de la vie. Sa joie d'écrire est évidente. Sa plume (cette « dure plume de métal », comme il dit quelque part) trace, avec un plaisir, grave et raffiné, les portraits de Benoît et de Colpin, les héros de *Mes Amis*.

Lorsque Krains quittait ces amis-là, c'était pour en retrouver d'autres, assez différents, qui se nommaient Demolder, Van Lerberghe, Pirmez, Verhaeren, Eekhoud et Giraud. Il a tracé d'eux des portraits tendres et fouillés. Il aimait l'amitié, Krains. Pour lui, l'amour — qu'il le décrive dans *Le Pain noir* ou dans son dernier roman, *Au cœur des blés* — est presque toujours une puissance funeste. Krains n'a jamais peint l'amour heureux ; et pourtant une affection profonde l'unissait à sa femme. Il y a d'autres paradoxes dans l'œuvre de cet écrivain au profil mélancolique. Cette mélancolie profonde qui imprégnait son visage était comme le souvenir apaisé d'un immense effort. Quelle persévérance il a fallu, en effet, au petit aide-télégraphiste d'autrefois pour devenir un jour, non seulement Directeur général des Postes, mais, et c'est ce qui m'occupe surtout ici, l'un de nos écrivains les plus originaux et les plus classiques à la fois. Parti d'un romantisme sombre et populaire, Krains atteint, après une première transformation presque radicale, à l'âpre et puissant réalisme du *Pain noir*, puis, après un nouveau coup de barre, au réalisme spirituel et lumineux de *Mes Amis*. Et toujours, c'est la terre, ce sont les soucis et les joies qu'elle apporte qui déterminent la manière de sentir et de penser des personnages courbés sous une fatalité qui acquiert, et notamment dans *Le Pain noir*, une sourde et terrible grandeur. Krains est l'écrivain d'une terre qui parle en lui, sans même qu'il le sache ; une terre dans laquelle il repose aujourd'hui avec tous ses personnages, avec Thérèse et Jean Leduc, avec Barbe Fontaine, avec Bernard et Lalie, avec le brave Benoît et le grand Colpin, là-bas, dans un petit village heshignon, au cœur des blés.

Hommage à Gustave Charlier

Le 8 avril 1959, l'Académie a eu la douleur de perdre son doyen, Gustave Charlier, élu le 18 janvier 1921, au titre philologique. Nous reproduisons ci-dessous le texte de l'hommage rendu à notre éminent confrère par M. Joseph Hanse, à la Tribune radiophonique de l'Académie, le 25 avril.

L'Académie est en deuil. Elle vient de perdre le plus ancien de ses membres, Gustave Charlier.

Agé de 73 ans, il était le dernier survivant des Académiciens élus en 1921, quelques mois après la fondation de notre Compagnie. Seul son fauteuil n'avait pas changé de titulaire depuis 38 ans.

Nous avons vu notre confrère pour la dernière fois à la séance de mars, trois semaines avant sa mort. Il était, comme toujours, attentif, cordial, il s'informait gentiment de notre santé, de nos travaux. Il me disait sa joie de pouvoir corriger les épreuves de son dernier livre sur le mouvement romantique en Belgique. Ce volume l'occupait depuis plus de dix ans ; il y avait consacré la majeure partie de ses loisirs depuis qu'il avait quitté, en 1955, l'Université de Bruxelles, à laquelle il était resté si attaché.

Il craignait de ne pouvoir achever son œuvre, il me l'a parfois confié discrètement. Et pourtant il ne se plaignait jamais ; il avait la pudeur, la fierté, la charité de cacher ses souffrances ; il supportait avec dignité les défaillances d'un corps longtemps solide et toujours vaillant ; mais il était miné par l'âge et surtout par l'immense chagrin d'avoir perdu sa compagne.

Il aura eu du moins la consolation de mener à bien son travail, qui paraîtra bientôt dans les collections de l'Académie. Le premier tome, publié en 1948, a véritablement renouvelé l'histoire de la bataille romantique dans notre pays : une fois de plus est apparue la maîtrise de ce grand historien de la littérature, attentif aux plus menus détails, mais habile à dégager de ses longues enquêtes les lignes directrices, les idées générales, les synthèses.

Gustave Charlier avait pu voir achevée il y a un an une autre grande entreprise : *l'Histoire illustrée des lettres françaises de Belgique*, dont j'ai eu la joie de partager avec lui la direction.

Qu'il me soit permis d'évoquer ces années de collaboration comme un des beaux souvenirs de ma carrière. J'avais dix-sept ans de moins que Gustave Charlier, j'appartiens à une autre école, mais nous entretenions depuis longtemps des rapports cordiaux. Nos tables étaient voisines dans cette austère salle de travail de notre chère Bibliothèque Royale, où je le rencontrais presque chaque jour. Comme les salons du XVII^e siècle, les lieux où souffle l'esprit ont aussi leur carte de Tendre, où l'on passe de l'estime à la sympathie et à l'amitié.

Notre collaboration, pendant plusieurs années, à l'Histoire de nos lettres m'a permis de mieux connaître ce savant, que j'admirais, et de découvrir l'homme. Une apparente raideur pouvait tromper au premier contact, mais se nuancait aussitôt d'une aimable politesse, d'une sollicitude prévenante. Une fréquentation plus intime révélait ensuite une vive sensibilité, une compréhension accueillante, un fond de bonne humeur, une émouvante fidélité dans la confiance.

Cette grande histoire de nos lettres, avec le concours d'une trentaine de nos collègues, c'était le deuxième rêve de sa vieillesse et il a eu aussi la joie de le voir réalisé. On me permettra de répéter aujourd'hui ce qu'il me disait le jour où il m'avait demandé d'unir nos deux noms : « Je voudrais que notre littérature ait son Charlier-Hanse comme la littérature française a son Bédier-Hazard. »

Il a donc pu mener à bien les deux travaux d'Hercule qui devaient couronner sa brillante carrière, plus de cinquante années d'un écrasant labeur d'historien, quarante-trois années de professorat à l'Université libre de Bruxelles. Celle-ci se l'attacha en 1912 ; élève de Maurice Wilmotte à l'Université de Liège, il était allé compléter sa formation à Paris, à Florence, à Bonn. Il entreprit bientôt de créer à Bruxelles une section de philologie romane, qui ne put être organisée qu'au lendemain de la guerre. Il a eu de très nombreux disciples, mais tous, à quelque université que nous appartenions, nous le traitions avec les égards dus à un maître. Son autorité souriante acceptait notre respect sans jamais s'en prévaloir. Elle acceptait aussi notre indépendance : on gagnait mieux sa sympathie par le travail, par la loyauté, le courage et la franchise que par des flatteries. C'est spontanément qu'on s'inclinait devant son prestige, devenu mondial, et devant la qualité de ses publications : ses centaines d'études, toujours originales, avaient enrichi l'histoire de la littérature française, italienne ou belge, résolu de nombreux problèmes, renouvelé d'importantes questions, tranché des débats épineux. Chacune d'elles confirmait ses qualités : une culture immense, une curiosité qui allait du moyen âge à l'époque actuelle, de la littérature française

aux littératures étrangères, un goût sûr, une méthode rigoureuse, une information sans défauts, une grande pénétration psychologique, un esprit très fin, un style aisé, élégant et vivant.

Comme l'Académie de langue et de littérature françaises, l'Académie des lettres, des sciences et des beaux-arts l'avait élu, la Sorbonne l'avait nommé docteur *honoris causa*, diverses sociétés savantes l'avaient appelé à leur présidence, il avait fait des cours dans plusieurs universités de Belgique, de France, d'Angleterre, de Hollande et des États-Unis.

Ce grand savant était aussi un grand citoyen. Il a payé de plusieurs mois de captivité, pendant la dernière guerre, la fermeté de son patriotisme. Il n'a cessé de s'intéresser aux progrès de la science, de l'enseignement, de la littérature et des arts en Belgique. Il s'est voué à la mise en valeur de notre patrimoine littéraire. Il était le meilleur historien de nos lettres.

Il a fait plus. Président du Conseil d'administration d'une de nos plus importantes maisons d'édition, il y a suscité ou favorisé la publication d'études ou de collections consacrées à notre histoire, à nos arts, à notre littérature ; il a su trouver le temps de découvrir des talents pour les aider. Il a encouragé nos écrivains. Il a siégé à maintes reprises dans des jurys littéraires, collaboré au Fonds des lettres, participé sans cesse à l'action de l'Académie en faveur de nos poètes, de nos romanciers, de nos essayistes.

C'est une des figures les plus connues, une des voix les plus écoutées du monde universitaire et des milieux académiques et littéraires qui vient de disparaître. A l'Académie, nous souffrirons de ne plus pouvoir compter sur sa science, sa fidélité, son dévouement, ses conseils. Nous habituerons-nous jamais à ne plus entendre ses communications et ses interventions, instructives, spirituelles, égayées d'un sourire ou d'un brin d'humour ? Avec un soin pieux nous garderons sa mémoire, entourée de respect et d'affection.

Joseph HANSE.

PRIX ACADÉMIQUES 1959

L'Académie royale de langue et de littérature françaises vient de décerner deux de ses prix pour 1959.

Le Prix VAXELAIRE pour une œuvre théâtrale belge représentée en Belgique, au cours de l'année 1958, a été attribué à M^{lle} Myriam Lempereur, pour sa pièce : « La Moisson de Pilar ».

Le Prix MICHOT pour une œuvre écrite, en langue française, et évoquant un aspect de la Flandre, a été accordé à M. Étienne Schoonhoven pour son ouvrage : « Anvers, son fleuve et son port ».

OUVRAGES PUBLIÉS

PAR

l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises.

Mémoires.

ÉTIENNE Servais. — <i>Les Sources de « Bug-Jargal »</i> . 1 vol. in-8° de 159 pages	60 frs
HANSE Joseph. — <i>Charles De Coster</i> . 1 vol. in-8° de 383 pages	90.—
VANWELKENHUYZEN Gustave. — <i>L'Influence du naturalisme français en Belgique</i> . 1 vol. in-8° de 339 pages	150.—
PAQUOT Marcel. — <i>Les Étrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière</i> . 1 vol. in-8° de 224 pages	90.—
BRONKART Marthe. — <i>Études philologiques sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin</i> . 1 vol. in-8° de 306 pages	120.—
VERMEULEN François. — <i>Edmond Picard et le réveil des Lettres belges 1881-1898</i> . 1 vol. in-8° de 100 pages	36.—
MICHEL Louis. — <i>Les légendes épiques carolingiennes dans l'œuvre de Jean d'Outremeuse</i> . 1 vol. in-8° de 432 pages	120.—
REICHERT Madeleine. — <i>Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt</i> . 1 vol. in-8° de 247 pages	60.—
GILSOUL Robert. — <i>La Théorie de l'Art pour l'Art chez les écrivains belges de 1830 à nos jours</i> . 1 vol. in-8° de 418 pages	150.—
REMACLE Louis. — <i>Le parler de La Gleize</i> . 1 vol. in-8° de 355 pages	90.—
SOSSET L.-L. — <i>Introduction à l'œuvre de Charles De Coster</i> . 1 vol. in-8° de 200 pages	60.—
DOUTREPONT Georges. — <i>Les Proscrits du Coup d'État du 2 décembre 1851 en Belgique</i> . 1 vol. in-8° de 169 pages	60.—
WILMOTTE Maurice. — <i>Les Origines du Roman en France</i> , 1 vol. in-8° de 263 pages	90.—
THOMAS Paul-Lucien. — <i>Le Vers moderne</i> . 1 vol. in-8° de 247 pages	120.—
CHARLIER Gustave. — <i>Le Mouvement Romantique en Belgique (1815-1850)</i> . 1 vol. in-8° de 423 pages	225.—
BERVOETS Marguerite. — <i>Œuvres d'André Fontainas</i> . 1 vol. in-8° de 238 pages	120.—

WARNANT Léon. — <i>La Culture en Hesbaye liégeoise</i> . 1 vol. in-8° de 255 pages	140.—
DOUTREPONT Georges. — <i>La littérature et les médecins en France (épuisé)</i> .	

Collection de l'Académie.

WILLAIME Élie. — <i>Fernand Severin — Le Poète et son Art</i> . 1 vol. 14 × 20 de 212 pages	60.—
BODSON-THOMAS Annie. — <i>L'Esthétique de Georges Rodenbach</i> . 1 vol. 14 × 20 de 208 pages	90.—
MARET François. — <i>Il y avait une fois</i> . 1 vol. 14 × 20 de 116 pages	60.—

Textes anciens.

BAYOT Alphonse. — <i>Le Poème moral</i> . Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. 1 vol. in-8° de 300 pages	225.—
CHARLIER Gustave. — <i>La Trage-Comédie Pastorale (1594)</i> . 1 vol. in-8° de 116 pages	90.—
LEJEUNE Rita. — <i>Renaut de Beaujeu. Le lai d'Ignaure ou Lai du prisonnier</i> . 1 vol. in-8° de 74 pages	60.—
HAUST Jean. — <i>Médecinaire Liégeois du XIII^e siècle et Médecinaire Namurois du XIV^e (manuscrits 815 à 2700 de Darmstat)</i> . 1 vol. in-8° de 215 pages	90.—

Rééditions.

PIRMEZ Octave. — <i>Jours de Solitude</i> . 1 vol. 14 × 20 de 351 pages	60.—
VANDRUNNEN James. — <i>En Pays Wallon</i> . 1 vol. 14 × 20 de 241 pages	60.—
CHAINAYE Hector. — <i>L'Ame des Choses</i> . 1 vol. 14 × 20 de 189 pages	60.—
DE SPRIMONT Charles. — <i>La Rose et l'Épée</i> , 1 vol. 14 × 20 de 126 pages	60.—
BOUMAL Louis. — <i>Œuvres</i> (publiées par Lucien Christophe et Marcel Paquot). 1 vol. 14 × 20 de 211 pages	60.—
PICARD Edmond. — <i>L'Amiral</i> . 1 vol. 14 × 20 de 95 pages	60.—
LEMONNIER Camille. — <i>Paysages de Belgique</i> . Choix de pages. Préface par Gustave Charlier. 1 vol. 14 × 20 de 135 pages	90.—
GIRAUD Albert. — <i>Critique littéraire</i> . 1 vol. 14 × 20 de 187 pages.	75.—
HEUSY Paul. — <i>Un coin de la Vie de Misère</i> . 1 vol. 14 × 20 de 167 pages	75.—

Publications récentes.

- BUCHOLE Rosa. — **L'Évolution poétique de Robert Desnos.** 1 vol. 14 × 20 de 238 pages **100 frs**
- CHAMPAGNE Paul. — **Nouvel essai sur Octave Pirmez. I. Sa Vie.** 1 vol. 14 × 20 de 204 pages **90.—**
- COMPÈRE Gaston. — **Le Théâtre de Maurice Maeterlinck.** 1 vol. in 8° de 270 pages **100.—**
- CULOT Jean-Marie. — **Bibliographie de Émile Verhaeren.** 1 vol. in 8° de 156 pages **90.—**
- DAVIGNON Henri. — **Charles Van Lerberghe et ses amis.** 1 vol. in 8° de 184 pages **100.—**
- DELBOUILLE Maurice. — **Sur la Genèse de la Chanson de Roland.** 1 vol. in 8° de 178 pages **100.—**
- DESONAY Fernand. — **Ronsard poète de l'amour. I. Cassandre.** 1 vol. in 8° de 282 pages **100.—**
- DESONAY Fernand. — **Ronsard poète de l'amour. II. De Marie à Genève.** 1 vol. in 8° de 317 pages **100.—**
- FRANCOIS Simone — **Le Dandysme et Marcel Proust (De Brummel au Baron de Charlus).** 1 vol. in 8° de 115 pages **100.—**
- GILSOUL Robert. — **Les influences anglo-saxonnes sur les Lettres françaises de Belgique de 1850 à 1880.** 1 vol. in 8° de 342 pages **120.—**
- GUILLAUME Jean S. J. — **Essai sur la valeur exégétique du substantif dans les « Entrevisions » et « La Chanson d'Ève » de Van Lerberghe.** 1 vol. in 8° de 303 pages **120.—**
- MAES Pierre. — **Georges Rodenbach (1855-1898). Ouvrage couronné par l'ACADÉMIE FRANÇAISE,** 1 vol. 14 × 20 de 352 pages **110.—**

NOULET Émilie. — Le premier visage de Rimbaud. I vol. 14 × 20 de 324 pages	120.—
REMACLE Madeleine. — L'Élément poétique dans « A la recherche du Temps Perdu » de Marcel Proust. I vol. in 8° de 213 pages	100.—
RUELLE Pierre. — Le vocabulaire professionnel du houilleur borain. I vol. in 8° de 200 pages	150.—
SOREIL Arsène. — Introduction à l'histoire de l'Esthétique française (nouvelle édition revue). I vol. in 8° de 152 pages	90.—
VIVIER Robert. — Et la poésie fut langage. I vol. 14 × 20 de 232 pages	90.—
VIVIER Robert. — L'originalité de Baudelaire (réimpression suivie d'une note de l'auteur). I vol. in 8° de 296 pages	110.—
Table générale des Matières du Bulletin de l'Académie. (Années 1922 à 1952). I brochure in 8° de 42 pages	25.—

Vient de paraître :

GILLIS Anne-Marie. — Edmond Breuché de la Croix. I vol. 14 × 20 de 170 pages	75.—
DEFRENNE Madeleine. — Odilon-Jean Périer. I vol. in 8° de 468 pages	150.—
ROBIN Eugène. — Impressions littéraires. (Introduction de Gustave Charlier) I vol. 14 × 20 de 212 pages	75.—
CULOT Jean-Marie. — Bibliographie des Écrivains Français de Belgique (1881-1950) I vol. in 8° de 304 pages	100.—
DE REUL Xavier. — Le roman d'un géologue (Préface de Gustave Charlier et Introduction de Marie Gevers) I vol. 14 × 20 de 292 pages	100.—

HOUSSA Nicole. — Le souci de l'expression chez Colette. 1 vol. 14 × 20 de 236 pages	90.—
THIRY Marcel et PIRON Maurice. — Deux notes sur Apollinaire en Ardenne. 1 brochure in-8° de 32 pages	20.—
THIRY Marcel. — Étienne Hénaux. 1 brochure in-8° de 20 pages	20.—

Les ouvrages ci-dessus seront envoyés franco après versement du prix indiqué au C. C. P. N° 150119 de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises, Palais des Académies, Bruxelles.

PRIX : 25 Frs